

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement
par
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ LYON II

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| André Gide et Waldo Frank : Correspondance (1922-1940), présentée par Linette F. Brugmans . . . | 3 |
| Les Dossiers de presse de <i>La Porte étroite</i> , de Geneviève et de Thésée | 49 |
| Gide à haute voix. | 59 |
| En hommage à André Malraux (1901-1976) : "André Malraux, l'Aventure humaine", par André Gide . | 66 |
| Jean Denoël (1902-1976) — Andrée Viénot (1901-1976). | 70 |
| Sixième Assemblée générale de l'AAAG | 73 |
| Chronique bibliographique. | 80 |
| Varia. | 89 |
| Nouveaux Membres | 92 |
| Librairie de l'AAAG. | 93 |
| Cotisations et abonnements 1977. | 96 |

Le N° : 7 F Ab. un an : 30 F (Étranger : 35 F)
Payable à : l'Association des Amis d'André Gide,
CCP Paris 25.172.76

ASSOCIATION DES

Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

M. Jean DELAY, de l'Académie française ;
M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;
MM. Auguste ANGLÈS, Jacques DROUIN, Jean HYTIER,
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET
et Robert RICATTE.

Membres décédés : André MALRAUX (1901-1976), Président
d'honneur ; François MAURIAC (1885-1970), de l'Académie
française ; Jean PAULHAN (1884-1968), de l'Académie
française ; Jean GIONO (1895-1970), de l'Académie
Goncourt ; Julien CAIN (1887-1974), de l'Institut ;
Marc ALLÈGRET (1900-1973) ; Gaston GALLIMARD (1881-1975) ;
Jean SCHLUMBERGER (1877-1968).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente : M^{me} Catherine GIDE.

Vice-Présidents : MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,
Georges BLIN, professeur au Collège de France, et Daniel
MOUTOTE, professeur à l'Université Paul-Valéry ;

Membres : MM. François CHAPON, Claude GALLIMARD, Bernard
HUGUENIN et Jean LAMBERT.

Trésorier : M^{me} Irène de RONSTETTEN.

Secrétaire général : M. Claude MARTIN.

Membres décédés : Justin O'BRIEN (1906-1968), professeur
à Columbia University, Vice-Président ; Jean DENOËL (1902-
1976).

DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD :

Prof. Jacques COTNAM, French Dept., York University,
4700 Keele Street, Downsview, Ont. M3J 1P3 (Canada).

ANDRÉ GIDE — WALDO FRANK

CORRESPONDANCE INÉDITE

(1922-1940)

établie, présentée et annotée
par

LINETTE F. BRUGMANS

Professeur Emeritus
State University of New York, Stony Brook

Waldo Frank Julien Bendin et André Gide à la tribune du Congrès



INTRODUCTION

Waldo Frank (1889-1967) est l'un des rares correspondants américains d'André Gide, si l'on excepte le regretté Justin O'Brien, qui fut l'excellent traducteur du *Journal* (1), et la romancière Edith Wharton, qui vécut longtemps à Paris.

Attiré par les lettres françaises, Frank, qui lisait en traduction Flaubert et Balzac dès l'âge de treize ans, passa une année d'études à Lausanne en 1906 ; c'est là qu'il lut Gide pour la première fois (2). Quelques années plus tard, terminant de brillantes études à l'Université de Yale, le jeune homme préparait un volume de critique intitulé *The Spirit of French Modern Letters* que devait publier la Yale University Press ; il n'acheva pourtant pas cet ouvrage. Après deux ans de journalisme à New York, Waldo Frank partit, en 1913, vivre huit mois à Paris. Rentré aux États-Unis, il voulait, l'année suivante, s'engager pour défendre la France : il découvrit alors qu'il était objet de conscience (3).

(1) Mrs. Jacqueline MORTON, ancienne élève de Justin O'Brien à Columbia University (elle dédia à sa mémoire son édition de la *Correspondance Gide-Mauriac* parue en 1971 dans les *Cahiers André Gide*) et maintenant professeur à Wayne State University (Detroit), prépare l'édition de la *Correspondance André Gide - Justin O'Brien*.

(2) "I still loved the massive Balzac, but had discovered with delight the intricate narcissisms of Gide." (*Memoirs of Waldo Frank*, p. 32).

(3) Lettre inédite de Waldo Frank à Romain Rolland, 30 sept. 1914.

Ci-contre : *Waldo Frank, Julien Benda et André Gide à la tribune du Congrès des Écrivains pour la Défense de la Culture* (Paris, juin 1935).

En couverture : *Portrait-charge de Waldo Frank* (dessin, auteur inconnu).

Ami de Jacques Copeau dès l'arrivée de celui-ci à New York en 1917, Frank collabora à l'installation du Vieux-Colombier, prépara les programmes du théâtre en anglais et écrivit — à la demande de Copeau et de Gaston Gallimard — *The Art of the Vieux-Colombier*, "A Contribution of France to the Contemporary Stage". Ce petit volume, destiné à faire connaître le Théâtre au public américain, fut publié en 1918 par les Éditions de la N.R.F., à Paris et à New York (4). Le jeune écrivain s'occupa aussi, à cette époque, d'un projet de publication par la Yale University Press de traductions d'auteurs de la N.R.F. *Les Nourritures terrestres*, traduites par Miss Eyre et Mr. Day, devaient paraître en 1919 : Waldo Frank, qui examina la traduction (5), jugea que "La Porte étroite serait une meilleure porte pour conduire au génie gidien" (6).

Désireux de faire comprendre à ses amis français la complexité de son pays — de cette Amérique qui était pour lui "une promesse et un rêve" —, Frank écrivit la première de ses études historiques et culturelles, *Notre Amérique*, dont la traduction fut publiée en 1920 par les Éditions de la N.R.F.. Il est probable qu'André Gide ne lut pas ce petit livre, mais il dut en voir, dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} février 1921 (pp. 227-9), le compte rendu élogieux de Félix Bertaux, ainsi que l'article de Frank, paru dans la rubrique des "Lettres étrangères" du fascicule de septembre 1921 et intitulé "L'Année américaine" (pp. 369-79).



Cette correspondance entre André Gide et Waldo Frank comporte en réalité *trente lettres* échangées entre 1922 et 1940 ; mais six d'entre elles, écrites par Frank, n'ont pas été retrouvées. Sauf pour les trois premières lettres de Frank, les deux écrivains ont correspondu en utilisant chacun sa propre langue.

La première lettre de Waldo Frank (11 octobre 1922) suit d'un an sa première rencontre avec Gide à Paris. Il s'agit surtout, au cours des années 1922 à 1927, de la

(4) Les débuts de l'amitié de Gide et de Copeau, ainsi que l'intérêt qu'éprouvait Gide pour ce renouveau du théâtre français, y étaient indiqués.

(5) On sait que la première traduction des *Nourritures terrestres* (due à Dorothy Bussy) ne parut qu'en 1949, à Londres et New York.

(6) Lettre inédite de Waldo Frank à Jacques Copeau, 26 juin 1918.

traduction aux États-Unis des *Caves du Vatican*, de *Prétextes* et de *Paludes*, projets qui n'aboutirent pas, et d'articles de critique sur l'œuvre de Gide.

Après six ans d'interruption, c'est Gide qui, le 17 juillet 1933, rouvre la correspondance. Il vient de lire la *Méditation sur l'Atlantique*, conclusion au livre de Frank récemment paru à New York, et il éprouve le "besoin" de lui dire, immédiatement, combien il est heureux de se trouver en communion d'idées avec lui. Les deux écrivains sont rapprochés par leur intérêt toujours grandissant pour le Communisme. Quatre lettres sont échangées cette année-là. Waldo Frank admire, chez Gide, non plus seulement le génie de l'écrivain, mais l'aspect nouveau qu'il croit découvrir dans sa pensée et qui aurait poussé Gide à devenir un homme de gauche. Gide, de son côté, tente — mais sans succès — de faire publier par la N.R.F. la traduction du livre de Frank sur la Russie.

Les lettres reprennent, après une pause de près d'un an. Frank intercède, une fois de plus, auprès de Gide au sujet d'une traduction, mais avec plus de bonheur : Samuel Putnam traduira *Perséphone*, œuvre qui ne sera pourtant publiée à New York que quinze ans plus tard. Frank, qui s'apprête à faire une série de conférences à la New School for Social Research de New York, annonce à Gide que son œuvre en constituera le noyau. Il lui envoie alors son nouveau roman, suivi d'une longue lettre d'excuses : une phrase élogieuse tirée d'une lettre de Gide a été imprimée à son insu sur la couverture du volume. Touché par le ton de cette "confession", ce dernier rassure son ami américain de son amitié par l'envoi de deux billets.

Un mois plus tard, le 11 juin 1935, Frank reçoit un télégramme signé Gide, Rolland (7) et Malraux, l'invitant à venir à Paris pour représenter l'Amérique au Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Deux billets de Gide indiquent son désir de revoir Frank après le Congrès, puis son regret de l'avoir manqué : parti brusquement pour Cuverville, il assure néanmoins Frank de sa profonde amitié.

La nouvelle de la parution de *Retour de l'U.R.S.S.* incite Frank à écrire à Gide, le 28 novembre 1936. Il souhaite lire au plus tôt le livre, car les nouvelles de Russie l'inquiètent, notamment celles du procès de Moscou et, écrit-il, le bruit court que Gide aurait pris le par-

(7) Romain Rolland est alors en Russie l'invité de Maxime Gorki.

ti de Trotsky. Frank, qui continue sa lutte contre le fascisme, annonce son départ pour Mexico où se tient un Congrès d'écrivains révolutionnaires. A peine rentré de ce voyage de plusieurs mois à travers l'Amérique du Sud — au cours duquel il a rendu visite à Trotsky —, il envoie à Gide la copie d'une longue lettre qu'il a fait paraître dans *The New Republic* au sujet du procès de Moscou. Gide désire vivement le revoir : il reviendra tout exprès à Paris, lui écrit-il, pour le rencontrer.

Les lettres de 1937 à 1940 témoignent d'un crescendo dans l'amitié des deux hommes qui se sont revus : "Quelle joie de vous avoir retrouvé aussi jeune, aussi vivant et fervent que jamais !", écrit Gide, qui hébergera Waldo Frank dans son studio de la rue Vaneau pendant deux semaines, lors du séjour suivant de celui-ci à Paris. Tout en s'excusant de ne pouvoir lui envoyer un exemplaire de son *Journal* récemment paru, Gide répond aux deux dernières lettres de Frank — qui nous manquent malheureusement —, très déprimé par la guerre et par une récente maladie ; cette lettre d'André Gide, qui clôt la correspondance, reflète les sentiments qu'il a exprimés dans le *Journal* de ce triste printemps 1940. L'admiration et l'amitié de son correspondant américain l'avaient un peu réconforté, et il tentait, à son tour, d'encourager Frank déchû par la mévente de ses dernières œuvres.



Le vif intérêt que portait Waldo Frank à Gide — dont il commentera les œuvres dans son *Journal* inédit jusqu'à la fin de sa vie — n'avait pas diminué pendant la guerre. Pourtant, son jugement sur les derniers écrits gidiens s'était fait plus sévère. Certains passages du *Journal* de guerre, commentaires sur Hitler et idées sur la religion, lui avaient déplu ; les révélations d'*Et nunc manet in te*, quelques années plus tard, devaient lui déplaire plus encore.

Dès la fin des hostilités, Waldo Frank écrit à Jacques Copeau et à Gaston Gallimard, mais pas à André Gide... Il ne devait pas le revoir, car il ne revint à Paris qu'en 1953, après la mort de Gide. Voici pourtant les derniers paragraphes qu'il écrit sur l'œuvre de son ami français, pendant les dernières années de sa vie, dans les *Memoirs* qu'il ne put achever (8) :

(8) Cf. *Memoirs of Waldo Frank*, edited by Alan TRACHTENBERG (The University of Massachusetts Press, 1973), pp. 117-8.

"Gide's prose — easeful, flowing, transparent and luminous — was an integration of qualities otherwise blended in Ronsard, Racine, La Fontaine and Baudelaire. But the meaning of this classic prose is subversion and destruction of the classics. Substance in Gide assaults itself, turns into its contrary, plays games whose one rule is that all rules be broken. Like a Church plain-song opening to the Devil *Le Retour de l'Enfant prodigue*, *Nourritures terrestres*, *L'Immoraliste*, *Symphonie pastorale* are all "Faux-Monnayeurs". Passion with no heat, no light: the luminous decay (for Gide is always the moralist) that becomes penicillin.

"Gide's general theme is the disintegration of the self, as the self has been regarded by the centuries of the Judeo-Christian culture. It is still believed in, still defended. But the revelation that this self is doomed and no new form of the self yet emerged from our cultural chaos gave Gide timeliness and power."

Les lettres adressées par André Gide à Waldo Frank, ainsi qu'à Van Wyck Brooks, sont la propriété de la Charles Patterson Library, University of Pennsylvania, Philadelphie. Un brouillon de lettre de Gide et toutes les lettres de Frank font partie du Fonds Gide de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Paris. Nous avons d'autre part retrouvé une lettre d'André Gide à M. Llona, concernant Waldo Frank, à la Morris Library, Southern Illinois University, Carbon-dale.

Nous exprimons toute notre gratitude à Madame Waldo FRANK pour l'autorisation qu'elle nous a accordée de publier les lettres de son mari, ainsi qu'à Madame Catherine GIDE pour les lettres de son père. Notre reconnaissance va aussi à M. François CHAPON, Conservateur de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, à Ms. Neda WESTLAKE, Curator, Rare Book Collection de l'Université de Pennsylvanie, et à Mr. Kenneth W. DUCKETT, Curator, Special Collections, Southern Illinois University.

L. F. B.

LETTRE I

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

Monsieur André Gide
La Nouvelle Revue Française
Paris

Le 11 octobre 1922.

Cher Monsieur Gide (1),

Dr J.E. Spingarn, directeur de la *European Library* de Harcourt, Brace and Company (1 West 47 Street, N. Y.), m'a prié de vous écrire à propos de son désir de

(1) Frank n'avait fait la connaissance d'André Gide, à Paris, que l'année précédente, mais, ami et collaborateur de Copeau et de Gallimard — qui lui demandait des conseils au sujet de traductions françaises à publier aux Etats-Unis —, il était déjà connu de Gide avant leur rencontre. Cette lettre à Van Wyck Brooks (v. plus loin note 5) l'indique bien :

Cuverville-en-Caux

Le 20 novembre 1919.

Cher Monsieur,

A travers Waldo Frank et Jacques Copeau j'apprends votre désir de traduire à l'usage des U.S. mes *Prétextes et Nouveaux Prétextes* — ce qui me touche et me flatte beaucoup.

Je vous accorde de grand cœur l'autorisation que vous souhaitez — mais l'affaire ne dépend pas seulement de moi. Dans quelques jours, à Paris, je communiquerai votre proposition à M. Vallette, le directeur du *Mercure de France* (éditeur du livre), qui vous écrira au sujet des droits — et que vous voudrez bien mettre en rapport avec votre éditeur. Je souhaite bien cordialement que l'affaire puisse s'arranger — encore que je ne comprenne pas trop l'intérêt que votre nouveau monde puisse prendre à ces vieilles questions.

(Il va sans dire qu'il y aurait lieu de laisser tomber de nombreux passages de ces deux livres, d'un intérêt par trop "local").

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

André Gide.

traduire *Les Caves du Vatican* dans sa collection. Je dois vous dire que cette collection est ce qu'il y a actuellement de mieux chez nous comme collection de la littérature contemporaine de l'Europe, et que Dr Spingarn, ancien professeur à Columbia de langues romanes, vous assure, dans son intérêt même, une traduction intelligente et intégrale.

Je suis très heureux de son intention de vous introduire par ce chef-d'œuvre (que j'ai lu récemment avec délice) à nos lecteurs. Voulez-vous écrire à Dr Spingarn directement, pour lui dire si vous êtes d'accord avec sa proposition et pour lui signaler vos conditions de droits d'auteur.

Il m'est guère nécessaire de vous dire que je serais très content d'être à votre service, si les entrepreneurs avec Dr Spingarn marchent.

Mes salutations les plus empressées.

Waldo Frank.

Pardon de cette lettre hâtive — je suis surmené ; et ne veux pas attendre pour vous donner ces nouvelles.

LETTRE II

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

26 oct. 22.

Mon cher Waldo Frank,

Votre lettre me réjouit fort, et d'apprendre que mes *Caves du Vatican* vous ont plu. J'en étais presque certain d'avance et c'est pourquoi je m'étais permis de vous en recommander la lecture. Mais se trouvera-t-il en Amérique un nombre suffisant de lecteurs pour l'aimer comme vous ?

Je suis évidemment assez curieux de tenter l'expérience. Mais je ne puis répondre aussitôt à Mr. Spingarn d'une manière décisive. Voici pourquoi : j'ai demandé à Monsieur Llona, 106 rue de la Tour, de bien vouloir représenter mes intérêts en pays de langue anglaise, et je m'en remets à lui pour traiter.

De plus, j'ai cédé à Madame Simon Bussy la préemption pour la traduction de tous mes ouvrages et ne peux confier à Mr. Spingarn mes *Caves* que si elle ne se les réserve pas pour les traduire elle-même. — C'est ce

qu'elle fera connaître à Monsieur Llona, que j'ai mis en rapport avec elle (2). Tout cela complique un peu les relations ; mais voici qu'après une longue indifférence à mon endroit l'Amérique et l'Angleterre commencent à me découvrir (3) ; depuis deux mois diverses propositions rivalisent et je perdrais toute tranquillité si je ne pouvais m'en référer à quelqu'un de mieux au courant que moi de ces questions — pour y répondre.

Quand reviendrez-vous à Paris ? Croyez que je serais très heureux de vous y revoir — et soyez assuré de mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

Cuverville, par Criquetot-l'Esneval
Seine-Inférieure, France.

LETTRE III

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

Le 18 juin 1923.

Cher Monsieur A. Gide,

Le Voyage d'Urien m'est arrivé ; merci : je vais le lire sans délai. J'ai parlé souvent de vous avec mon ami Van Wyck Brooks et je suis bien content qu'il pense reprendre son projet de traduire les *Prétextes* (4). Il est bien digne de rendre votre prose en anglais. Connaissez-vous son œuvre ? Il est peut-être notre premier essayiste (5). Van Wyck m'a montré votre lettre, et ensuite

(2) *The Vatican Swindle*, traduction des *Caves du Vatican* par Madame Bussy, ne fut publiée aux États-Unis qu'en 1925, mais l'édition de 1927 fut intitulée *Lafcadio's Adventures*, "pour respecter le cléricalisme des Américains" (cf. *Correspondance* André Gide - Arnold Bennett, p. 160).

(3) C'est à partir de 1924 que les traductions en langue anglaise des œuvres de Gide deviennent nombreuses. La même année, André Gide est élu Fellow de la Royal Society of Literature.

(4) V. plus haut note 1.

(5) Van Wyck Brooks (1886-1963) fit de la critique littéraire, historique et sociale. Il fut l'un des hommes de lettres américains les plus respectés de son temps. Il avait alors déjà traduit le journal intime de Gauguin et une œuvre critique d'Amiel — mais il ne devait pas traduire les *Prétextes*. Voici la lettre d'André Gide à Van

j'ai lu le petit article de Kenneth Burke (6). Je le trouve très insuffisant. Mais je me sens charitable envers lui. Vous ne vous révélez pas facilement à la première lecture ; je dirais presque, au premier voyage. Je veux tâcher de vous "circumnaviguer" avant de tenter mon étude. Elle entrera, alors, dans un livre auquel je pense et dans lequel je voudrais créer un portrait de l'esprit

Wyck Brooks à laquelle Waldo Frank fait allusion :

31 mai 23.

Cher Monsieur,

Je lis avec un vif intérêt les deux articles de Freeman que vous avez l'obligeance de me communiquer. Le second surtout me satisfait (a). Si élogieux et aimable que soit le premier, il me semble que Monsieur Kenneth Burke (et peut-être voudrez-vous bien, avec mes remerciements, lui faire part de ces réflexions) conclut un peu facilement au subjectivisme de mes romans, parce que j'y emploie la première personne. Se dépersonnaliser jusqu'à pouvoir donner le change en empruntant le "je" d'autrui — n'est-ce point là tout au contraire le triomphe de l'objectivité ? (1) Keats, dans ses lettres, dit à ce sujet des choses bien remarquables, et que je signerais volontiers.

M. Llona, mon représentant pour les pays de langue anglaise, a dû (ou doit) vous écrire au sujet d'une traduction possible de tout ou partie de mes *Prétextes*. Knopf, l'éditeur, ayant acquis un droit de publication de ma *Porte étroite* et de "*préemption*" sur mes autres ouvrages, c'est à lui qu'il me faut vous prier de vous adresser. Llona vous l'expliquera mieux que je ne fais ici. Croyez que je suis très sensible aux témoignages de votre attention et de votre sympathie — et bien cordialement votre

André Gide.

(1) L'erreur serait (est) de confondre les héros de mes récits avec moi-même.

(a) Ce deuxième article, paru dans *The Freeman* sous la rubrique "A Reviewer Notebook" le 11 mai 1921, n'est pas signé. Il fut très probablement écrit par V. W. Brooks lui-même, car il n'y est question que de *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes*, dont quelques passages, traduits, sont cités. Pour cet article, ainsi qu'un précédent "Reviewer Notebook" du 27 octobre 1920, qui concerne partiellement l'œuvre de Gide, voir plus loin notre appendice.

(6) Kenneth Burke (né en 1897) est romancier, poète et critique. Son article "André Gide Bookman" se trouve reproduit plus loin dans notre appendice. Burke écrivit un autre essai : "Thomas Mann and André Gide", publié en 1930 dans *The Bookman*.

français à travers six ou huit hommes, choisis de toutes les époques (7). Je souffre de l'ignorance presque unanime dans les pays de langue anglaise du génie français. Récemment Middleton Murry (8) (qui est supérieur à la plupart de nos critiques) dit, en parlant de la France : "That most conscious and least profound of the great nations". Cela devient agaçant à la fin !

Cordialement à vous,

Waldo Frank.

M. A. Gide
Paris, France.

LETTRE IV
ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

3 juillet 24.

Mon cher Waldo Frank,

Non, ne vous excusez pas — et simplement pardonnez-moi ma réserve — et de ne point faire pour vous (malgré tout le désir que j'en aurais) une exception que je n'ai faite, je vous l'ai dit, pour *personne* (9).

Oui, je verrais bien volontiers un livre de moi traduit par vous. Je crois bien que *Paludes* est encore

(7) Plusieurs projets d'études françaises, où paraît toujours le nom d'André Gide, sont mentionnés dans le Journal inédit de Waldo Frank. Aucun d'eux n'a été publié.

(8) John Middleton Murry (1889-1957) fut l'un des critiques anglais les plus influents de son époque.

(9) S'agit-il de l'autorisation de traduire *Les Caves du Vatican* ? Voici une partie de la lettre qu'adressait Gide à M. Llona le 29 novembre 1923 :

Vu Waldo Frank, hier, avant de quitter Paris — qui se fait fort de faire accepter par le Dial une publication intégrale des Caves.

Il me semble que cela vaudrait encore mieux que la publication fragmentaire proposée par Broom. Naturellement, il s'agit toujours de la traduction de Mme Bussy ; c'est ce que j'ai dit à W. Frank. Celui-ci doit rester à Paris jusqu'à la fin de décembre. Nous pourrions en reparler avec lui à son prochain passage, dans une quin-

disponible, et il me semble que celui-ci conviendrait particulièrement (10). Je communique votre lettre à Llona qui est chargé de mes affaires de traduction en langue anglaise et mieux au courant que moi des engagements pris précédemment. Je le prie de vous répondre directement.

Au revoir. A quand ?... Je vous serre la main bien cordialement.

Amicalement votre

André Gide.

~ LETTRE V

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

[Février 1927.] (11)

Cher André Gide,

Cette petite "Introduction à Gide" paraîtra bientôt dans *The New Republic*. J'espère qu'elle ne vous déplaira pas trop. J'ai parlé à un public qui ne vous connaît pas, et dans le but de lui donner appétit de vous connaître (12).

zaine de jours. Tout ceci soit dit pour que vous ne concluez rien en attendant. Bien affectueusement votre

André Gide.

(10) Waldo Frank, qui avait traduit l'année précédente *Lucienne* de Jules Romains, ne traduisit aucune œuvre de Gide.

(11) Cette lettre non datée est probablement de février 1927 : Copeau avait revu Frank à New York en janvier.

(12) La petite "Introduction à Gide" ne parut pas dans *The New Republic* et nous n'avons pu la retrouver ailleurs. Mais voici un brouillon de lettre de Gide, non daté (Bibl. Doucet), qui semble être la réponse à l'envoi de l'article en question :

Mon cher Waldo Frank,

[Très effrayante, votre note. Comment voulez-vous, en la lisant] (ces mots ont été biffés par Gide) "Vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère", comme disent les gens du commun. Je suis un peu consterné par votre article. Alors, vraiment, vous croyez que je suis aussi important que ça ! Le terrible c'est que je commence presque à le croire et ne sais plus trop comment sauvegarder ma modestie. Heureusement j'ai passé l'âge où la louange monte à la tête.

Au printemps, peut-être serai-je à Paris — je serai heureux de vous y trouver (13). J'ai vu Jacques Copeau.

Votre dévoué

Waldo Frank.

Adresse : c.o. National City Bank of New York
50 Unter den Linden
Berlin, Germany.

LETTRE VI

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

Cuverville
Criquetot-l'Esneval — Tél. : 27
Seine-Inférieure

17 juillet 33.

Mon cher Waldo Frank,

J'ai vraiment besoin de vous dire avec quel intérêt et quelle satisfaction profonde je lis votre *Méditation*, dont *Europe* vient de donner la traduction. De tout mon cœur et de tout mon esprit je souscris à vos réflexions, en particulier à celles concernant l'apparente antinomie entre individualisme et communisme, et la prétendue irrégiosité de la doctrine marxiste (14). Quel ré-

La vôtre me va droit au cœur, et s'y arrête.

Savez-vous, d'autre part, que pour si le grain ne meurt — qui tout de même est le plus important de mes livres, je n'ai eu, en France, que 3 articles, en tout et pour tout. Trois articles d'éreintement.

Je vous réserve un exemplaire, sous couverture bleue (ra-rissime) de ce petit livre, que je n'ai envoyé à personne. J'aurai plaisir à vous le remettre de la main à la main, au printemps.

Bien affectueusement votre

A. Gide.

(13) Frank vint à Paris en mars, et dut y voir Gide. La lettre ci-dessus citée resta à l'état de brouillon.

(14) Gide et Frank n'avaient pas échangé de lettres depuis six ans. La "Méditation sur l'Atlantique" avait paru le 15 juillet. Conclusion au livre qu'écrivit Frank après un séjour de plusieurs mois en Russie, elle fut composée à bord du De Grasse. L'écrivain s'interro-

confort je trouve à vous lire et quelle confirmation de mes convictions propres !

Je vous serre la main bien fort et bien cordialement.

André Gide.

LETTRE VII

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

Cuverville
par Criquetot-l'Esneval
Seine-Inférieure

14 sept. 33.

My dear Waldo Frank,

Of course, you **MUST** send me your book. I am quite able to read it in English ; and with a greater pleasure than in French (15). Et je me promets d'en parler à la Nouvelle Revue Française, en vue d'une publication possible. Avez-vous un bon traducteur en vue ?

Croyez à mon affection bien attentive et à mes bien fidèles sentiments.

André Gide.

Veillez adresser le livre à mon adresse permanente de

ge sur "la réalité de la Russie" et sur l'avenir du "vrai" communisme. Il envisage la possibilité d'une oligarchie politique et espère qu'elle ne se produira pas. Marx, écrit-il, qui veut voir régner la justice et soulager les opprimés, est "l'ennemi de l'église et des philosophies cléricales, parce qu'il est leur rival en matière de religion" ; et si "le marxisme, malgré la portée profondément religieuse et mystique de sa dialectique, fit usage d'une terminologie anti-religieuse et athée", c'est que la religion signifiait soumission à l'ordre établi, et Dieu, seul espoir en la vie future. Frank croit aussi que si le communisme réussit à se développer "sainement" et lorsque les Russes connaîtront le loisir, un mouvement individualiste naîtra — dans le domaine de la littérature, de la philosophie et de la psychologie — "en faveur d'un individualisme véritable, où seront mieux comprises la base et la texture sociale de la personne réelle". On sait combien ces questions importaient à André Gide, et tout particulièrement à cette époque. La réponse de Waldo Frank n'a pas été retrouvée.

(15) André Gide a déjà dit combien la petite marge d'obscurité rencontrée dans une lecture anglaise ajoutait à son charme.

Paris : 1 bis, rue Vaneau, Paris VII^e.

LETTRE VIII
WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

WALDO FRANK
Truro, Mass.

27 sept. 33.

Cher Maître,

I am of course delighted to be sending you the little book (16). It was published a year ago, and therefore I have assumed that its timeliness in Paris has passed. But the fact is, that no page on it has been refuted by events. Those who have praised it most have, indeed, been the Russians. So if you do indeed deem it worthy of your intervention with the NRF, I shall gladly accept that honor. In that case, Gallimard will have no difficulty in finding a translator. I prefer to leave all that to him — and to you. I should like, however, if the book is to be published in Paris, to be able to add a few pages to the last chapter — the Meditation. I feel I can greatly improve it. Would I have time to do this ?

I have just completed the rough draft of a long novel : in another six months, it should be ready for the press — and I ready for a vacation. To relax, to find the intellectual and spiritual nourishment that relaxation requires, means still, for me, Europe : and Europe is still France and Paris. I am hoping therefore that in less than a year, I may see Paris again — and you. I am enormously eager to talk over certain new developments in your thought. Your moving to the Left has been an inevitable consequence of your prophetic sense of the world's basic need : a re-created *person* (17). More than ever, I am sure, now, of the absolutely crucial importance of your work in the twentieth century world. Your

(16) Frank écrira désormais à Gide en anglais. Le livre en question est *Dawn in Russia* (Scribner's, 1932).

(17) Pour le mystique libéral que fut Waldo Frank, la "personne" se distingue de l'"individu" : "The person is the individual's true potential (...), an organic fruit of the tree" (*The Rediscovery of Man*, New York, G. Braziller, 1959, p. 228). Le thème de "l'individu" qui "meurt" pour renaître "personne" se retrouve à travers l'œuvre de Frank. Le roman qu'il vient de terminer, *The Death and Birth of David Markand*, en est un exemple.

books are an organic process : and it is a joy to me to realize how your present clarities illumine such books as *Nourritures terrestres* (18) and *Le Prométhée mal enchaîné*.

Cordially yours,

Waldo Frank.

Address :
41 West 83rd Street
New York

LETTRE IX

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

WALDO FRANK

41 West 83rd Street
New York, November 6, 1934.

Cher ami et maître,

Samuel Putnam has just sent to me his verse translation of your *Persephone* (you have written in this poem probably the greatest poetical work of the France of our times). He asks me, if I feel the translation to be worthy, to intercede with you to give him the right to publish it, together with an admirable essay on your work he has also showed me. Putnam is an extremely good man : in fact he knows the whole field of European literature as no one else ; and he is an excellent translator. To turn into English a French lyrical work like this is almost impossible, yet he has come fairly near to miracle : his version is *good* (although of course this is no substitute for the original). I hope you will let him go ahead (19). His address is R.D.2, Lambertville, New

(18) Waldo Frank n'était pas le seul à découvrir une signification plus altruiste aux *Nourritures terrestres* : Jean LOUVERNE (pseudonyme d'ÉTIEMBLE), dans *La N.R.F.* d'avril 1934, écrira : "*Les Nourritures terrestres*, où le lecteur superficiel découvre un bréviaire d'hédonisme, prêchant au contraire 'une nouvelle forme de dénuement'", et la critique ajoute : "de cœur et d'esprit, Gide fut toujours un communiste". Gide lui-même n'avait-il pas écrit : "Je prétends que les *Nourritures* sont anti-égoïstes au plus haut point" (v. BAAG n° 30, avril 1976, p. 27) ?...

(19) Le critique Samuel Putnam (1892 - 1950), qui vécut à Paris de 1927 à 1933, était considéré comme le meilleur traducteur de sa génération. Il avait alors déjà publié des traductions d'œuvres de

Jersey.

I should like to send you, dear André Gide, my new novel. If you have time to read a long book, I feel sure that this work, which is the crowning one of my career (it is called *The Death and Birth of David Markand*), will appeal to you. However, I do not wish to send it unless you are free and care to read it. I have not heard from you, since last year when you asked me to send you my *Dawn in Russia*, which I did ; you may recall you were so generous as to volunteer to speak to NRF about its translation. Now, I fear, the timeliness of the book is lost.

Next week, I begin a series of six "conférences" on New Forces in World Literature. In the structure I intend to build up, your work occupies the central, the commanding position. More sure I am, than ever, that you are the first of to-day's European Masters.

And as such, and deeply as a comrade, I salute you.

Waldo Frank.

P.S. I've decided, quand même, to send you my novel.

LETTRE X

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

1 bis Rue Vaneau, VII^e
Littré 57-19

15 novembre 34.

Mon cher Waldo Frank,

Mais *naturellement* vous devez m'envoyer votre livre. Je ne répons pas de le lire aussitôt, car je suis plongé dans le travail et repousse, pour un temps, tout ce qui pourrait m'en distraire ; mais il va prendre place à côté de quelques autres que je me propose de mettre dans ma valise pour être les agréables compagnons de voyage de mes premiers loisirs.

Pour votre *Dawn in Russia*, je n'étais pas resté

Rabelais, de Mauriac et de Cocteau. Peu avant sa mort, il fit paraître un volume de souvenirs : *Paris was our Mistress* (New York, Viking Press, 1947).

inactif ; mais je n'ai pu obtenir l'assentiment des lecteurs attirés de la N.R.F.. Un trop grand nombre de livres sur la Russie entraient alors en concurrence et la N.R.F. était débordée. Si c'eût été pour vous annoncer une bonne nouvelle, je me serais empressé de vous écrire, car je ne vous oubliais certes pas.

Votre lettre est exquise et ce que vous me dites de vos projets de *conférences* me ravit. Très heureux également de savoir que vous aimez ma *Perséphone*. J'accorde bien volontiers à Samuel Putnam l'autorisation et vais prévenir mon éditeur pour qu'il s'entende avec S. P. au sujet des droits. Mais je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas déjà traité avec un autre traducteur pour le programme d'un concert Stravinski à Londres (20). Du reste, comme il ne s'agit ici que d'un programme, et que de l'Angleterre, peut-être cela n'empêcherait-il pas la publication d'une autre traduction en Amérique. Je vais m'en informer (21).

Croyez, mon cher Waldo, à mes sentiments bien fidèles.

André Gide.

LETTRE XI

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

WALDO FRANK

41 West 83rd Street
New York, 5 March 1935.

Dear André Gide,

Something has been troubling me for a long time, and I find it difficult to understand, indeed, why this letter was not written months ago. Possibly, the reluct-

(20) Un autre concert dirigé par Stravinsky, où fut joué *Perséphone*, fut donné aux États-Unis, les 15 et 16 mars 1935 par la Boston Symphony. L'œuvre de Gide et de Stravinsky, si clairement et pleinement traduite, toucha, malgré l'absence de la pantomime. Cf. P. ROSENFELD, "*Perséphone*", *The New Republic*, 3 avril 1935.

(21) *Perséphone* avait paru dans *La Nouvelle Revue Française* de mai 1934. La traduction de Samuel Putnam ne fut publiée qu'en 1949, par la Gotham Book Mart à New York, la même année où parut, à Londres et à New York, la *Perséphone* de Stravinsky. L'"admirable essai" de Putnam, dont parlait Waldo Frank, n'a pas été retrouvé.

ance to trouble you about what, to you, doubtless is a small matter explains it. I can put the matter before you best in the "narrative" form...

Last summer, when my novel *The Death and Birth of David Markand* was being prepared for publication, I was in my summer home at Truro, Massachusetts. A young disciple of mine, faithful but over-zealous, was representing me with the publishers. The question of quotations for the jacket came up (the jacket, you know, is the paper cover which we place over our cloth-bound books, and whose purpose is to help to *sell* the volume). My young friend wrote me that in my correspondence, to which he had access, there were letters about my work (as a whole) which he would like to quote from. Although I have never permitted any personal letters to be used in this way, I decided that it might be permissible to make an exception, now, since the publication of this novel was crucial, and since any quotations used, I assumed, would be used in a general way, not as explicit publicity for any one work. I am not in the habit of editing or even seeing the jackets of my books, before publication ; and in the case of the *Markand* novel, there was no exception to this rule.

To my amazement and surprise, when the book was at last sent to me, I discovered that a quotation from a letter of yours about *Dawn in Russia* had been employed as if it applied to the *Markand* novel ! The damage, however, was done ; and I counted on your good will, when the matter came to your attention, to overlook it. I find, however, that it has been troubling me, progressively troubling me. And that is why I send you this "confession". It is true, that I was personally innocent in the matter, and that such an unscrupulous use of another man's words run counter to my entire practice. However, I am in a large way responsible. And I am deeply troubled.

You, my dear André Gide, are the man of letters in Europe today who means most to me. If this small episode, of which I am only indirectly guilty — insofar as I am responsible for my helpers and my publishers — should cast a cloud over our relation it would be for me a major disaster.

I am presuming that the novel reached you, so that you can see for yourself on the jacket what I refer to.

I am, — ever devotedly and affectionately and loyally,

Waldo Frank.

P.S. I need scarcely tell you that this episode has taught me a lesson, and that henceforth all letters to me will be inviolate.

LETTRE XII
ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

Fez, 3 avril 35 (22).

Not guilty at all, my dear Frank — not in the least. And you mus'nt excuse you for what is for me so great a pleasure. — So glad to receive your kind letter, and to find your thoughts so "fraternelles".

Affectionately and faithfully yours,

André Gide.

LETTRE XIII
ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

10 mai 35.

Mon cher Waldo Frank,

Ai-je jamais répondu à votre exquise lettre du 5 mars, que je retrouve (et relis) ce matin, en tâchant de mettre de l'ordre dans mes papiers, au retour d'un voyage au Maroc... ?

Ce billet, du moins, pour vous dire qu'il ne peut y avoir aucun nuage entre nous — et vous serrer la main bien affectueusement.

André Gide.

LETTRE XIV
ANDRÉ GIDE, ROMAIN ROLLAND ET ANDRÉ MALRAUX
A WALDO FRANK

(22) Carte postale adressée à Mr. Waldo Frank, 41 West 83rd Street, New York, U.S.A.. C'est là l'un des rares écrits tout en anglais d'André Gide...

11 juin 1935 (23).

INSISTONS VOTRE PARTICIPATION CONGRÈS ÉCRIVAINS PARIS 21 JUIN FRAIS VOYAGE NOTRE CHARGE SI IMPOSSIBLE PRIÈRE DÉSIGNER CABLE ÉCRIVAIN CAPABLE REPRÉSENTER SÉRIEUSEMENT AMÉRIQUE. GIDE ROLLAND MALRAUX (24).

LETTRE XV

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

(fin juin 1935)

Mon cher Waldo Frank,

(23) Télégramme adressé à Waldo Frank, *New Republic*, 421 West 21st, N.Y.C.

(24) Waldo Frank, qui était alors Chairman de la League of American Writers, s'embarqua le surlendemain et arriva à Paris le 19. Le Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture se tint au Palais de la Mutualité du 21 au 25 juin. André Gide présida la séance d'ouverture avec André Malraux ; Waldo Frank présida, avec Aragon, celle du 22. Le jeune écrivain américain Mike Gold participa aussi au Congrès. Voici ce que Waldo Frank écrivit à ce sujet :

"Paris staged a Congrès pour la Défense de la Culture. I was invited to attend by cables signed Maxim Gorki, Romain Rolland, André Gide, André Malraux, Louis Aragon ; and headed the American delegation. It was a spectacular affair held in a sweltering July in the Palais de la Mutualité, one of the largest auditoriums of Paris. (...) The Russians alone were over a hundred strong, including Alexis Tolstoi, Ehrenburg, Koltsov of *Pravda*, Pasternak the poet. Among the British were Aldous Huxley, John Strachey and E. M. Forster. Heinrich Mann, Ernst Toller, Anna Seghers and Bertholt Brecht headed the Germans (Thomas Mann was too cagey to appear). The show was generously financed by the Soviets. We were instructed to give Aragon (of the French party) a full list of our expenses including travel, and our statements were immediately paid. There was nothing wrong in this. Without Russia the congress would not have taken place, and Russia's role was not hidden. But wait... The Soviets issued a sumptuous volume (in Russian) giving the principal papers and discussions, photographs and sketches of the chief participants. My paper before the League of American Writers had been : "The Writer : Minister of Freedom" ; in Paris, I spoke on "The Writer's Part in Communism" ; and I discovered that in the book several of my paragraphs critical of ordinary Marxism had been omitted — without notice !" (*Memoirs of Waldo Frank*, éd. citée, pp. 192-3).

Je vous ai vainement cherché hier. Demain matin je passerai à votre hôtel à 11 h et quart. Malheureusement ne serai pas libre de déjeuner avec vous. — Si je ne devais pas vous trouver à l'hôtel, veuillez me donner un coup de téléph. Fleurus 05-99.

Bien désireux de vous revoir,

André Gide.

LETTRE XVI

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

Cuverville

4 juillet 35.

Mon cher Waldo Frank,

A ! ! comprenez du moins que les regrets ne sont pas seulement de votre côté ! J'ai quitté Paris brusquement, éreinté, exténué d'avoir dû, huit jours durant, jouer un personnage et remplir un rôle pour lequel je ne suis point fait. Rien ne me fatigue autant que de me sentir "en représentation". Ne me jugez point d'après celui que j'ai dû vous paraître. Combien m'eussent reposé quelques heures d'abandon près de vous ! C'est une effroyable chose de *ne plus s'appartenir*. Je suis si peu fait pour être un "homme public" ! Mais comprenez, je vous en prie, que je sens notre amitié plus profonde que ces apparences.

Je vous serre la main bien fort.

André Gide.

LETTRE XVII

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

1 bis RUE VANEAU. VII^e
Invalides 79-27

28 nov. 36.

Mon cher Waldo Frank,

Quelle exquise lettre je reçois de vous ! et combien je suis sensible à votre sympathie. Oui, je vous fais envoyer mes deux livres nouvellement parus. Le *Retour de l'U.R.S.S.* soulève des tempêtes dans la presse et

dans "l'Opinion" (25) !

J'envie Marc Allégret, mon compagnon de voyage au Congo, qui a pu s'embarquer sur le Normandie et doit être présentement à New York. Je lui ai bien recommandé de tâcher de vous joindre et de vous apporter mes affectueux messages.

J'ai parlé de votre livre à la N.R.F. avec une particulière insistance ; mais je me heurte à la résistance des "lecteurs" attirés de la maison d'édition qui prétendent tout découvrir et présenter par eux-mêmes. Ils reconnaissent du reste les qualités et la valeur de *Death and Birth of D. M.*, et le livre a la cote n° 1 ! Mais la maison est terriblement encombrée et semble peu désireuse pour le moment de charger davantage son programme. Je n'ai pourtant pas perdu tout espoir et me propose de revenir à la charge.

Je vous serre bien cordialement la main, mon cher Waldo Frank, et reste inoubliablement votre

André Gide.

LETTRE XVIII

WALDO FRANK A ANDRÉ GIDE

WALDO FRANK

New York,
29 December 1936.
13 West 88th Street

Dear André Gide,

I have delayed answering your most welcome letter of Nov. 28, in order to acknowledge the receipt of the books and the arrival of Marc Allégret (with whom I had lunch in your company, many years ago) (26). *But nothing and nobody arrived!* I am extremely sorry for it would have been a pleasure to see Allégret. Possibly, he may

(25) La lettre de Waldo Frank manque, comme la précédente. Le *Retour de l'U.R.S.S.* avait en effet suscité quantité de lettres et d'articles ("On est fatigué d'en lire", écrit la Petite Dame le 26 novembre, *Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 605). C'est bien de l'opinion publique qu'il s'agit ici, et non de la revue du même nom (où le livre de Gide n'est pas mentionné à cette époque).

(26) Waldo Frank évoque ici sa première rencontre avec Gide, en 1921.

yet turn up. But I trust not too late. I am in all probability sailing for Mexico on January 8 : there is a Congress of Writers and Artists there, to which they want me to come ; and since the dangers of Fascism are great in all Latin America and since my word in that world bears a little weight, I feel it to be my duty to go down and to give it (27). If I do, I shall retire at once to some little Mexican village and devote myself wholly to the revision of my novel — of which the first draft was completed in September and to which, as yet, I have been unable to return because of other immediate matters. I have, however, managed to get together a rigorously selected volume of my essays of the past twelve years, and you will have a copy when it is published — probably in March or April (28).

As to the two books, I am sorry indeed not to have the copies sent by you ; but I think I shall be able to buy a copy of *Retour de l'U.R.S.S.* I must read what you say : I know no one whose response I can be so sure to be, organically, the right one. Much in U.S.S.R. troubles me, also (29). Yet I cannot but feel that the movement is sound, there ; that the *Russian people* is working out its own salvation, blunderingly of course, and with all its past ignorances on its head. The Trotsky-Zinoviev trials have troubled me, also. Here, they are saying that you have declared "in favor" of Trotsky. Probably an "exaggeration". I have gone carefully through the court records and through the Trotskyist critique. It seems to me that the most unbelievable item is that men like Zinoviev, Kamenev — tried revolutionnists — should or could be forced to make a false confession. To accept that, and worry about certain discrepancies in the evidence, is (methinks) to "strain at a gnat and swallow a camel". But the direct implication of Trotsky is not proved. The evidence inculpating him come from smaller, lesser men who might well have been agents provocateurs :

(27) Il reviendra le 7 avril d'Amérique du Sud, ayant pris part au Congrès de Mexico et fait une longue visite à Trotsky.

(28) *In the American Jungle (1925-1936)* fut publié en 1937.

(29) Frank avait collaboré avec les Communistes, seuls agents, pensait-il, d'une transformation sociale effective. Il ne s'était pas inscrit au Parti, dont il considérait les doctrines et les méthodes fausses et dangereuses. Il voulait être "a spy of God", gagner la confiance des "camarades" en travaillant avec eux pour les amener à accepter son "integral communism", fondé sur une conception mystique de l'humanité. (Cf. *Memoirs of Waldo Frank*, pp. 184-5.)

and Zinoviev - Kamenev's belief that Trotsky was in favor of terrorism may also have come through these provocateurs (30). At any rate, cloudy it is — the whole : cloudy like the soul of man, caught in this tragic transition (now several thousand years old) between the Animal and the Human.

Dear, dear André Gide, what you tell me about the chances of *Markand* and the NRF heartens me ; and so long as you take an interest there and give me hope there, I shall patiently wait. Rien ne presse. Who was it that said that the true sin against the Holy Ghost is *impatience* : in which there always lurks fear, egoism, and atomic will. It is true. And I have too often been an impatient man. Perhaps when I reach 50, I'll have begun to master it.

A word from you, dear André Gide, is always like a taste of the Source, to one whose thirst can not be quenched with lesser waters. This virtue I have, at least ; that I recognise the Essence that your work and your life have created. I hope you are in good health : I send you my love.

Waldo Frank.

LETTRE XIX

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

14 août 37.

Mon cher Waldo Frank,

C'est à Sorrente que me rejoint votre charmante et très aimable lettre. Je lis également avec un vif in-

(30) Frank cessa, avec regret dit-il, tout rapport avec les Communistes à la suite d'un article qu'il publia dans *The New Republic* le 12 mai 1937 : "The Moscow Trials". Il y proposait l'établissement d'une Cour de justice sans attaches politiques révolutionnaires, ayant accès à tous les documents nécessaires à la découverte de la vérité. André Gide notait dans son *Journal*, le 5 septembre 1936, après avoir lu "avec un indicible malaise" le compte rendu du procès de Moscou : "Que penser de ces seize inculpés s'accusant eux-mêmes, et chacun presque dans les mêmes termes, et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventurent leur vie ?" (*Pléiade*, pp.1254-5). — En tête de cette lettre, une annotation au crayon : *Voir dossier All 15 et 16 — URSS.*

têrêt celle de vous qui paraît dans *The New Republic*, et que je vous sais grand gré de me communiquer (31). Il est très précieux pour moi de sentir votre amitié si fidèle ; je crois bien que je la mérite et, d'après ce que vous me dites, je vois bien que notre "position" est analogue et que nous pensons de même sur ces points devenus, hélas, litigieux.

Ne pouvant critiquer mon livre, le P. C. tâche de le torpiller ; mais il fera son chemin tout de même ; et je reçois de tous pays des témoignages de sympathie, pareils au vôtre et très réconfortants. L'espoir de vous revoir à Paris prochainement me réjouit fort et je vous serre la main bien cordialement.

Ce billet vous souhaite bon accueil sur notre triste vieux monde et... truly yours,

André Gide.

Mon téléphone à Paris : Invalides 79-27.

Je serai peut-être à Cuverville lorsque vous arriverez en France ; mais prêt à revenir à Paris pour vous y rejoindre. Prévenez-moi de votre venue.

LETTRE XX

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

(31) La lettre de Waldo Frank à Gide manque. Celle qu'il publia le 14 juillet 1937 dans *The New Republic* est une réplique à une attaque du leader communiste américain Earl Browder, qui tournait en ridicule l'idée qu'émettait Frank de remettre les procès de Moscou entre les mains d'un tribunal international (pour lequel Frank avait proposé, avec d'autres, les noms de Romain Rolland et de Bertrand Russell, écrit-il dans ses Mémoires), et qui l'accusait d'avoir subi l'influence de Trotsky. Voici le dernier paragraphe de cette longue lettre ouverte de Frank, auquel la lettre de Gide semble répondre :

"To collaborate in the maturing of the world vision adequate to the revolutionary task of world re-creation, is the essential task that I share with other artists and thinkers worthy the name. My proposal (which was a challenge) was a part of that task. I shall continue to pursue this task as long as I live, and in solidarity with all sincere revolutionary workers, whether or not certain of them be blinded to this dialectical solidarity by disagreements between us."

1 bis RUE VANEAU. VII^e
Invalides 79-27

18 nov. 37.

Mon cher Waldo Frank,

Quel bon souvenir j'ai gardé de notre dernière rencontre ! Quelle joie de vous avoir retrouvé aussi jeune, aussi vivant et fervent que jamais !

Je m'apprête à partir très prochainement pour le Sénégal et ne veux point quitter l'Europe sans vous serrer la main bien amicalement — en imagination, car aucun espoir de vous rejoindre en Angleterre (32) avant mon départ (33).

Fidèlement à vous,

André Gide.

LETTRE XXI

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

1 bis RUE VANEAU. VII^e
Invalides 79-27

28 mai 38.

Cher Waldo Frank,

Triste de vous avoir manqué, et de si peu. Il ne m'a pas été possible de hâter mon retour. Du reste, j'étais encore si fatigué que vous n'y avez pas beaucoup perdu ; mais j'aurais été heureux de vous revoir (34). Tâchons d'accrocher une rencontre à votre prochain passage en France.

(32) Frank note dans son Journal inédit, le 6 octobre 1937, qu'il est à Paris depuis une semaine et que, seule, la Russie est aux côtés de l'Espagne sanglante. Il voulait y partir, mais André Gide le lui avait déconseillé : "Ah ! je crains que vous n'alliez tomber dans un panier de crabes... That you'll get deeply involved... perhaps poignarded." Il avait remis à plus tard ce voyage et était allé travailler à son nouveauroman en Angleterre.

(33) Gide ne partira pour le Sénégal qu'en février.

(34) André Gide, qui avait perdu sa femme quelques semaines auparavant (le 17 avril), avait passé une semaine chez Roger Martin du Gard.

Je comprends que vous vous inquiétiez de la qualité des traductions de vos livres ; cela a une grande importance ; je me propose d'en parler avec Gallimard un de ces prochains jours ; heureux que vous ayez pu le voir et qu'il s'intéresse à votre *Markand* (35). J'ai assez souffert de la résistance du public anglais à l'égard de mes écrits pour comprendre pleinement ce que vous me dites et souhaiter de vous aider à vaincre celle des lecteurs français.

Oh ! parbleu non, mes sentiments n'ont pas changé, pour la cause des républicains espagnols. Rien de plus douloureux que cette pathétique lutte. Nous en reparlerons (36).

Bien affectueusement votre

André Gide.

LETTRE XXII

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

1 bis RUE VANEAU. VII^e
Invalides 79-27

1^{er} juin 38.

Mon cher Waldo Frank,

Un post-scriptum à ma lettre d'hier. C'est que je viens d'apprendre que Marianne Oswald part pour Londres dans quelques jours et j'aimerais tant qu'elle vous connaisse, et que vous la connaissiez. J'ai déjeuné avec elle ce matin ; lui ai parlé de vous assez pour qu'elle

(35) Waldo Frank passa plusieurs mois à Londres, où il termina son roman *The Bridegroom Cometh*. A son passage à Paris, Gaston Gallimard lui avait proposé Raymond Queneau comme traducteur de ses deux récents romans (Lettre inédite à Gaston Gallimard, 31 mai 1938).

(36) Le Journal inédit de Frank indique qu'il avait passé trois semaines en Espagne comme correspondant de plusieurs revues et invité du Gouvernement. Bien reçu par les leaders, il avait vu le front et pris contact avec de jeunes écrivains. Il avait pourtant rencontré quelques difficultés et été accusé de trotskysme par des gazettes communistes — car le Parti était "sans scrupules et malhonnête envers quiconque questionnait sa politique". L'écrivain américain s'était même cru en danger, mais il avait été rassuré par André Malraux.

m'ait demandé votre adresse, car j'ai fait naître en elle un grand désir de vous rencontrer (37).

Il vous semblera bizarre peut-être que je ne trouve, à Londres, personne d'autre qu'un Américain à qui la recommander. Mais, depuis la mort de Conrad, d'Edmund Gosse et d'Arnold Bennett (38), en vérité je n'y connais plus personne. Mais vous y avez des amis.

A bientôt, j'espère (39).

André Gide.

LETTRE XXIII

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

40 rue Verdi, Nice.

16 mars 40.

Cher Waldo Frank,

Votre lettre si cordiale vient me réchauffer un peu le cœur. J'en ai besoin ! Ce qui se passe dans notre vieux monde est à désespérer. Tant de misères m'entourent, je passe tout mon temps à tâcher de les secourir un peu.

What I am writing ?... Nothing ! Nothing at all. A quoi bon joindre ma voix à celles du chœur patriotique des speakers de la Radio ou des journalistes (40) ! J'ai fait vœu de silence et reporte à plus tard mes espoirs.

(37) La chanteuse d'origine allemande Marianne Oswald avait conquis le public parisien : "Écrire une chanson pour Marianne Oswald est devenu, dans les temps que nous vivons, une des rares possibilités qui s'offrent à l'art poétique", écrivait Jean CASSOU dans *La N.R.F.* de septembre 1936 (n° 276, p. 572).

(38) Arnold Bennett, dernier survivant de ces trois amis et correspondants anglais de Gide, était mort en 1931.

(39) A son retour à Paris, au début de juillet, Waldo Frank fut, pendant deux semaines, l'hôte d'André Gide dans son studio de la rue Vaneau.

(40) Cf. *Journal* de Gide, 30 octobre 1939 : "Non, décidément, je ne parlerai pas à la radio. Je ne collaborerai pas à ces 'émissions d'oxygène'. Les journaux déjà contiennent assez d'aboiements patriotiques." (Pléiade, p. 11).

J'aurais plaisir à vous envoyer mon *Journal* (41), mais la première édition a remporté un succès inespéré, de sorte que la voici complètement épuisée et que l'on doit "recomposer" le volume pour un nouveau tirage — ce qui, par suite de la désorganisation entraînée par la mobilisation des imprimeurs, va se faire avec beaucoup de retard. Le livre est, présentement, devenu à peu près introuvable — en France du moins.

Tous mes vœux pour le succès de votre nouveau livre ! Je vous serre la main bien cordialement.

André Gide.

Je ne sais rien de Malraux. Je crois que, non mobilisé, il travaille ; mais à quoi ??

LETTRE XXIV

ANDRÉ GIDE A WALDO FRANK

La Conque, Vence
Alpes-Maritimes.

22 mai 40.

Mon cher Waldo Frank,

Votre excellente lettre vient à point pour me redonner du cœur. Je diffère beaucoup de vous en ceci que la confiance en moi-même me manque à un point à peine croyable (1). En dépit des lettres que je reçois (je parle surtout de celles des jeunes gens inconnus) j'ai le plus grand mal à me convaincre de ma valeur (*réelle*) et nombre de phrases à mon sujet, dans votre lettre, me laissent douter si c'est bien à moi qu'elles s'adressent. N'importe ! cela me reconforte de les entendre. Je me dis aussi que, parmi tant de bluff et de suffisance, de complaisance envers soi-même entraînant tant d'insincérité, peut-être le son d'une voix *naturelle* et la non-dissimulation de mes déficiences prennent-ils une valeur de contraste et d'opposition (je parle particulièrement de mon *Journal*), et nombre de jeunes peuvent trouver encouragement à me lire, précisément en me trouvant non supérieur,

(41) Gide corrigeait les épreuves de son *Journal* lors du séjour de Frank rue Vaneau, en juillet 1938. Celui-ci se procura le volume et le lut avec très grand intérêt ; déçu, d'abord, de ne pas y figurer, il consigna dans son propre *Journal* ses souvenirs sur André Gide : on lira ces passages dans notre appendice.

mais tout proche et semblable à eux.

Avouons aussi que je trouve, à relire certaines de mes productions du passé, une satisfaction des plus vives — avec ce brin de tristesse de devoir me dire : Tu ne serais plus capable de les récrire aujourd'hui ! Mais elles sont là.

Pourquoi je vous dis tout cela ? Pour que vous compreniez mon sentiment devant votre lettre — mélange (fort agréable !) d'affectueuse joie, de réconfort...et de sourire.

J'ai dû quitter Nice brusquement et dû laisser papiers et livres (dont le vôtre) que j'espère pouvoir faire venir prochainement à Vence — où j'achève de me remettre d'une crise néphrétique qui m'a tenu 25 jours au lit. Je vous serre la main bien cordialement. Croyez à mon sentiment bien fidèle.

André Gide.

(1) C'est peut-être un effet de ma première formation chrétienne. J'ai souffert toute ma vie d'une *incurable modestie*.

P. Sc. Je relis ma lettre et crains, tandis que la vôtre est encourageante à l'excès, que la mienne ne soit d'un effet tout contraire. J'ai su pourtant ce que c'était que de "parler dans le désert" et connu d'effroyables dépressions devant l'insuccès total (au début) de mes *Nourritures*, et beaucoup plus tard de mes *Faux-Monnayeurs* (42). Il faut se dire que la valeur d'un livre finit toujours par être reconnue et que "l'on ne perd rien à attendre" ; mais parfois cette injuste attente est cruelle. Cramponnez-vous à cette confiance et à cette assurance que j'admire en vous (43). La reconnaissance de

(42) Cette dernière lettre de Waldo Frank manque, comme les précédentes. Dans l'appendice du *Retour de l'U.R.S.S.*, Gide notait que, de 1897 à 1917, *Les Nourritures terrestres* n'eurent que 500 acheteurs, et deux articles (d'amis) seulement. On sait que bien des critiques considérèrent d'abord *Les Faux-Monnayeurs* comme "un livre manqué".

(43) 1940 fut en réalité une année de crise pour Frank. Son *Journal* inédit mentionne, le 22 mars, une longue visite faite à Jacques Maritain : "I told him how I felt... how I must die and disappear or die to be reborn", puis "I am weary and weak... Come to me, God, now that I have failed of my own means... to come to thee. Amen." Le 9 avril, ayant emporté le *Journal* de Gide en voyage, Waldo Frank note son regret de n'avoir pas, comme lui, enregistré ses rapports avec

vosre valeur sera plus exquise pour avoir été plus tardive (44). *Crede experto.*

A.G.

quantité de personnages importants. Il compare alors sa vie et son œuvre à celles d'André Gide : "Gide's life, because he is French, because he is rich, because he has no children, and because he is 20 years more deeply rooted than I am in a stable Bourgeois world, has not had my dionysian torment... The personal, exquisite struggles of his life — very real — were precisely the kind best needed — his journal — in his works, where tone is so close to it. Mine called for the form and formality of my books. Nevertheless, it is a pity. Take for instance my last summer : in France — lived with Gide two weeks — visited Rolland, Vézelay, and Maritain, Meudon. Or my endless adventures of the mind... Spain, Mexico, Argentina... or Communists, Negroes : 'What a wealth of words I have been intimate in ! Could I some day recapture them for a Memoir ?'"

(44) Contrairement à l'encourageante prédiction de Gide, les œuvres de Waldo Frank devaient, pour la plupart, connaître l'insuccès.

APPENDICES

I

ARTICLES PARUS DANS
THE FREEMAN

THE FREEMAN, 27 octobre 1920 : "A REVIEWER'S NOTEBOOK"

De cette chronique (non signée), nous détachons le passage où il est question de Gide et auquel celui-ci fait allusion dans sa lettre du 31 mai 1923 à Van Wyck Brooks (v. supra p. 13).

"A school", says M. André Gide, "is always composed of a few rare, great directing spirits and of a whole series of others who are subordinate, who form as it were the neutral terrain upon which these few great spirits are able to erect themselves. We recognize in it first a subordination, a sort of tacit, unconscious submission to a few great ideas which a few great spirits put forward, which the less great spirits accept as truths. And if they follow these great spirits, what does it matter? — for these great spirits will lead them further than they would be able to go by themselves." (1) That, to mention the last point first, is why, where great spirits exist, or even perhaps their memories alone, as is usually the case, the rank and file experience no humiliation in remaining the rank and file, in immolating themselves, as it might seem: for literally they gain their own souls by losing them; they find, that is to say, by immolating themselves or rather by subordinating themselves, a direction they can not find alone. For this hierarchy of the arts is justified as obviously in the breach as in the observance. What happens, for example, when a great orchestra, which is always a school in M. Gide's sense, loses its conductor and its organization? Do its members, when it falls apart, burst forth like butterflies from a chrysalis? Do they not rather, or the majority of them, who have found themselves by forgetting themselves in Bach, lose themselves by becoming aware of themselves, reduced and humil-

(1) Le passage ici traduit est extrait de la conférence "De l'Influence en Littérature", recueillie par Gide en tête de ses *Prétextes* (éd. coll. Mercure de France, 1963, p. 18).

iated indeed, playing the music of Irving Berlin ? And even the exceptional ones, the men of genius — do they find themselves the more rapidly through this dispersal ? It is not rather true that they find themselves in the midst of the organization, and by graduating from the organization only when their power are ripe ? And the same thing is true in literature : we have in America a living illustration of it. What could be more obvious than that American literature has become what it is because it lacks a school, an organization, "a few rare, great, directing spirits" ? The majority of American writers, ignorant that such a thing ever existed, and incapable accordingly even of desiring it, go their own way ; and the more they "strike out for themselves", the more they come to resemble so many peas in a pod. As for the few who care, who are sensitive, the exceptional ones, the men of genius, they spend their lives groping in the darkness for a direction which, as they are more than half the time aware, only a school can give them.

0

THE FREEMAN, 11 mai 1921 : "A REVIEWER'S NOTEBOOK"

C'est de cet article que Gide écrit à Van Wyck Brooks (qui en est vraisemblablement l'auteur) qu'il le "satisfait" particulièrement (v. supra p. 13).

How pleasant are those books of literary odds and ends that appear in such numbers in France, those miscellanies in which, at the end of the year, the journeyman of letters gathers together the happiest pages of his recent work, essays, reviews, snatches of dialogue, aphorisms, a few good paragraphs, jottings from a notebook, and puts them forth under some such title as "Promenades littéraires", "Épilogues", "Fragments intimes" ! It would certainly be impertinent to speak of André Gide as a journeyman of letters : his work is too personal, his general ideas are at the same time too much his own. I am simply noting the first thought that comes into my mind as I glance through those two volumes of his, now fifteen or twenty years old, *Prétextes* and *Nouveaux Prétextes*. My second is to ask why it is that André Gide himself is not more widely known. He is spoken of as "obscure" even in France. Of his work nothing, I think, has been translated into English but his recollections of Oscar Wilde (published in this country) and *Le Prométhée mal enchaîné* (1), and the only study of him that I have seen is a brief essay by Edmund Gosse (virtually a long review of one of his novels) (2).

(1) *L'In memoriam* de 1902 avait paru en traduction anglaise dès 1905 aux États-Unis (*In memoriam Oscar Wilde*, par Ernest LA JEUNESSE, André GIDE et Franz BLEI, trad. par Percival POLLARD, Greenwich, Conn., The Literary Collector Press) ; *The Prometheus Illbound*, traduit par Lilian ROTHERMERE, avait été publié en 1919 à Londres, chez Chatto and Windus.

(2) L'important article d'Edmund GOSSE, paru en septembre 1909 dans

Think of the attention that Remy de Gourmont's writings have received of late years ! But there is much that is accidental in these matters (and a degree of the intentional that is not always to the credit of the enthusiasts) ; besides, André Gide is far from prolific, far from pretentious, somewhat difficult in style, and a little "too Protestant" (his own phrase). One hears him described as Emersonian, a serious imputation in these days — but in what sense deserved ? Does it go with the rumour that has reached us of his having appeared lately as an apologist for Dadaism (3) ? What chiefly strikes one in these two early books, still so well regarded that new editions of them were issued during the war, is the charming way in which he presents certain large, and perhaps largely traditional, ideas. Then, of course, they contain much of a personal interest, good talk, echoes of old and famous but still vital controversies, recollections of literary friends and the like.

If these personalia suggest anything it is at once the detachment of the French mind in controversy and the warm and affectionate bond that unites French men of letters in the natural piety of their craft. Take, for example, those beautiful pages on Mallarmé, who "had remained motionless outside of the world", who had "kept his work from life, which flowed round him as a river flows round the sides of a ship at anchor", whose writings have to be "penetrated intimately, slowly, step by step, as one enters the secret system of a Spinoza". It is not the cold picture of a saint of art that finally emerges from this brief sketch ; one feels the emotion of a reverent homage, a filial emotion that sheds grace upon the profession of letters itself. Take again the diary entitled "The Death of Charles-Louis Philippe", which no one could have written in our tongue without striking a dozen false notes : the old peasant mother, "knowing who her son was", lamenting beside the bier, then the journey to the distant village, the little house where his father the cobbler worked, the room where Philippe had lived and written, the scene by the grave, the old neighbour discoursing, unaware of what people thought in Paris of this "good little fellow" who had had such a thirst of learning — it is not an image of the profound human solidarity that lies behind and gives its strength to the literary life in France ? As for the controversies in which the author invites us to take part, the most vital to us, surely, is that concerning the *Déracinés*. Is it long since forgotten in France ? But so is the controversy over Zolaism which still proves to be a living issue in this country whenever Mr. Dreiser publishes a new novel. With us none of these questions has ever been settled, because none

la *Contemporary Review*, "The Writings of M. A. Gide", portait en effet principalement sur *La Porte étroite*.

(3) Allusion à l'article de Gide, "Dada", paru dans *La N.R.F.* d'avril 1920 (et qui sera recueilli dans *Incidences*).

of them has ever been systematically discussed. Whether the American writer should root himself in his native or his provincial soil or whether he should detach himself and become a citizen of the world is a question that is for ever rising up only to subside again. M. Gide's position is that, while to be rooted is an advantage to the weak, to be unrooted is an advantage to the strong ; and he points out that if M. Barrès had not come to Paris himself, he would not have written the powerful book in which he counsels others to stay at home.

o

Is this is not M. Gide's leading idea, it is at least an idea that recurs frequently in these two volumes. Intensely French as he is, he believes in subjecting oneself to the greatest number of influences, and that he has put his belief into practice we can see from the wide range of his reading, unusual in a French writer (Ibsen, Nietzsche, Dostoievsky, Keats, Hauptmann, Stevenson, Darwin, Max Stirner, etc.), the eagerness with which we find him welcoming an opportunity to lecture in Germany, his love of travel, his frank worship of the cosmopolitan Goethe. In his address "On Influence in Literature", delivered at Brussels, he discusses this idea with infinite ingenuity. While he points out that it is more by their limitations, their incomprehensions, than by anything else that we recognize the identity of great men, he shows that the great men have always been those who, like Goethe, have "allowed every created thing without distinction to act upon" them, who have had "only one care : to become as human as possible, even to become commonplace", and have thus, in the strictest sense, found their lives by losing them. So, also, the greatest epochs have been the most profoundly influenced epochs. As for the universal modern fear, the fear of losing one's personality, that leads so many contemporary writers to place their spirits on a regimen, to cherish their little identities and avoid influences — what poverty of soul, he exclaims, does it not reveal ? "How many authors, how many artists", he says, "have no personality that would not be lost in the mass of humanity on the day when they consented to employ *who's* and *which's* as everybody else does !" His conclusion is that of Nietzsche : "'To him that hath shall be given ; from him that hath not shall be taken away even that which he hath.' Here again life is without pity for the weak. Is that a reason for fleeing from influences ? No. But the weak will lose the little originality to which they are able to lay claim. *So much the better.*" In other words, there is but one admirable rôle for him who has no inevitable personality, that of making a true career for himself by learning how to listen.

o

I should like to be able to mention some of the other bold ideas that especially distinguish the lectures "On the Importance of the Public" and "The Evolution of the Theatre". This, for example :

Art aspires to liberty only in its periods of sickness ; it would like to be facile. Always when it feels vigorous it seeks the struggle and the obstacle. It likes to burst its bonds and therefore chooses to have them tight. Is it not in the periods when life is most exuberant that the need for the strictest forms torments the most deeply feeling geniuses ? Consider the use of the sonnet in the luxuriant days of the Renaissance, in Shakespeare, in Ronsard, Petrarch, even Michelangelo, the use of *terza-rima* in Dante, Bach's love of the fugue, that uneasy need for the constraint of the fugue in the later works of Beethoven. (...) The great artist is he who exalts difficulty, to whom the obstacle serves as a springboard.

What concerns him at every point (and here we see that Goethe and Nietzsche are indeed his masters) is the development of the great man, the responsibilities of the great man and the power that literature has over life. "How many hidden Werthers did not know themselves and were waiting for the pistol-shot of Goethe's Werther in order to take their own lives ! How many hidden heroes are waiting only for the example of the hero of a book, only for a spark of life escaping from his life in order to live, for his word in order to speak." Therefore it is for the playwright and the novelist to pass beyond realism, the realism which by spreading "the drab mantle of our customs" over the modern drama has condemned even Ibsen's most heroic figures to bankruptcy, and to become truly creative again, offering humanity new forms of heroism. If literature has such powers of awakening life, is not the responsibility of great men truly "terrible" ?

o

Yes, but the paradox is that, immense as the consequences of his work must be, the writer is bound to regard it as an end in itself ; that is where he differs from the propagandist. Let me quote in conclusion an amusing fragment of dialogue from M. Gide's "Chroniques de l'Ermitage" :

'Then, in your opinion, the "master faculty" of the critic ought to be... ?'

'Taste.'

'I confess, dear sir, that your talk bewilders me. I fear that in these days you will find it meets with very little response.'

'I fear so, too ; but what's to be done about it ?... Should I, when I speak, pay any attention to the echo my voice makes ?... Nothing so falsifies the sound of one's voice, nothing more surely destroys one's liberty of thought. "To be able to think freely", says Renan somewhere, "one must be sure that what one writes will have no consequences".'

'Do you admire that statement ?'

'Profoundly.'

'For my part, I see nothing but a paradox in it. Renan was the first to know very well that what he wrote "had consequences", with a vengeance.'

'But it was not *for the consequences* that he contrived it. Everything lies in that.'

'At least you grant that the work of art — and more particularly the written work — can have its results ?'

'The most prolonged, the most interesting for everyone, the most serious ; I even grant that the artist may foresee them ; but to bend his thought for them : that is the great sin against the Spirit, which will never be pardoned.'

'Then you refuse to consider the work of art otherwise than as an end in itself ?'

'As a fruit, and one from which the future may well spring.'

o

THE FREEMAN, 26 avril 1922 : "ANDRÉ GIDE, BOOKMAN"

Sur cet article de Kenneth Burke, v. La lettre de Waldo Frank à André Gide du 18 juin 1923 (supra p. 13).

Somewhere in his volume of *Prétextes*, M. André Gide has said that each new generation should re-examine Lessing's *Laokoön* (4), by which he means that every artist should test the sub-structure of his art, which can be done only by means of critical comparison with the formulations of past artistic movements. M. Gide, that is, being a member of that circle in France of which Stéphane Mallarmé was the master, asked that the artist should have a certain apriority in his method of approach, that he should attack his material with a more or less definitely elaborated system of æsthetics.

In America, where writers are too pretentious to be craftsmen, and where nothing is considered unless it comes from heaven direct, this attitude is in especially ill repute. No one would think of being associated with mere "bookish" literature, mere "literary" effects. And let me mention, in passing, the hilarious state of our national letters which this has entailed ; for whereas in specific book reviews, any number of raw geniuses are heralded annually, the same periodicals, when they publish general articles on the subject, are obliged to complain egregiously about the poverty and unkenptness of our literature.

It is with a furious kind of glee, therefore, that I take up the subject of André Gide, who is marked even in his own country as "perverse, false and artificial". For M. Gide is first of all a lit-

(4) "Le *Laocoon* de Lessing est œuvre qu'il est bon tous les trente ans de redire ou de contredire." ("Les Limites de l'Art", *Prétextes*, éd. citée, p. 25).

erary man, whose basic principle is that books are one thing and life another, and that "the work of art stands primarily by discipline and the subjection of realism to a preconceived idea of beauty". In other words, he accepts Mallarmé's teaching that the artist aims to create a distinct cosmogony, to make whatever kind of world offers the richest opportunities for his particular gifts and interests, to be interested in beauty and let truth take care of itself.

In books like *Le Voyage d'Urien* and *Les Nourritures terrestres*, therefore, M. Gide has been free to create effects in a thorough and consistent manner that would have been weakened immeasurably had he been bullied by the need of verisimilitude. Here we have pompous, painfully serious philosophers who would make the Pope laugh if they were really intended to exist, and yet who, within the covers of their own book, talk with the dignity of organs and worship with a glorious frenzy. In the name of reason, these books are probably the most ridiculous ever written. Yet one who enters this individual universe finds it beautiful in a way in which nothing else is beautiful. One writer in the *Nouvelle Revue Française* has observed recently that "from the point of view of art... *Le Voyage d'Urien* is a dead world, like the moon." Exactly so ; but who would not wish to explore the moon ? Fidelity to life is at best one side of art ; there are just as many possibilities — if not more — in a purely unreal world in which we read :

Morgain has a fever. He has asked us to place on his brow
some eternal snow,

whereupon the good philosophers go in search of just this snow ; or, an even more skilful hothouse product :

I told them how sorry I was to have kept them waiting ;
they pardoned me, thinking that on the way I had been delayed
by scruples and some further dogmatic subtleties.

In *Les Nourritures terrestres* the charm is even more complex. Here the lyric giver of laws is the disciple of another who has gone before, and one feels at every turn how this other, this Ménélaque, has impressed himself upon his follower. Indeed, the two characters tend to merge, until we find that sentences which the prophet gives as his own are at other places in the book unconsciously attributed to Ménélaque. M. Gide has recovered here with remarkable fullness the gestures, the forms, of the propounder of a faith, and that patriarchal splendour which dignifies the prophet who speaks with the knowledge that he is being hearkened unto. At times the doctrinizing is distilled or concentrated into lyrics, or *rondes*, an excellent restoration of the old menippic, a form which, it seems to me, has never been completely exploited. Here we see the grammarian of life ; for individual facts are extracted from various corners of the earth and compiled, as it were, in new groupings, like quotations from author-

itative books. "Nathaniel, I shall tell you of the most lovely gardens I have seen"; and then gardens are culled from Florence, Seville, Munich, Naples, Grenada, Montpellier, "where we sat on some old tomb flanked with cypresses, and talked slowly while chewing the petals of roses", Malta, Biskra, Tunis — and still others. For M. Gide is the consistent apologist of travel, the urge becoming at its highest a patient pilgrimage towards nowhere, a propulsion towards some force which shifts continually :

And thou, Nathaniel, shalt be like unto one who, that he may not wander amiss, follows after a light held in his own hand.

This book is a peculiar invention, first of all because it centres in what might be called a state of sterility, and the utilization of that state : M. Gide's prophet has written. "Many times I have felt that nature was demanding some move of me, and I have not known what move to make." This is the frame of mind wherein the artist, looking at an object, discovers in himself only a sterile wonder ; here nature is something of pre-eminence to him, like a full moon, and yet this sense of emphasis, of special significance, fails to connect with any action, by which I mean a sentence, or an epic. He is unable, that is, to fix the quality of his delight. Then suddenly, he finds a way out by exhorting us to live in just this sense of "*attente perpétuelle*".

Glancing through Florian-Parmentier's history of contemporary literature (5), we find M. Gide associated with various literary movements. It is especially significant to note that in 1894 he is one of the "Néo-Mallarmistes", stressing above all, the difference between "the æsthetic values of language and its dialectic use", which is simply another way of saying that if people talk in one fashion, that is all the more reason why books should talk in another.

As he is so conscious an artist, M. Gide's bibliography is a thing of interest in itself. With his criticisms, plays, novels, translations — he has translated Mr. Conrad's *Typhoon* into French — *soties*, *cahiers*, he is an excellent example of that fluidity which is becoming characteristic of modern writers, that desire to round out a complete expression by utilizing all genres. I have said that M. Gide is a constant apologist of travel ; but travel to him means something more than a mere transference of the human carcass from one spot to another over the face of the globe. It means a paralleling of this process in the spirit.

The formulator of "Patriartism" (1912) was so thorough in his

(5) Il s'agit de son *Histoire contemporaine des Lettres françaises de 1885 à 1914* publiée en 1914 chez Eugène Figuière. Sur le "Patriartisme", v. pp. 333-5 les citations de F. Jean-Desthieux.

chauvinism that he wanted the national boundaries kept intact intellectually as well as politically. France, he complained, was taking a suicidal interest in foreign writers ; while it was the first duty of the Frenchman to assimilate his own literature. Among the writers who were mentioned as the "first duty of the Frenchman" was André Gide. But I fear that the author of "Patriarism" had not fulfilled this first duty himself, for M. Gide sits awkwardly in such a position. He has always been an eloquent defender of influences, no matter whence they come, and his writings show a wide interest in both English and German literature especially, the latter having plainly influenced his own work.

Pater, in *Marius the Epicurean*, has made this distinction between asceticism and culture.

The ideal of asceticism represents the moral effort as essentially a sacrifice, the sacrifice of one part of human nature to another, that it may live the more completely in what survives of it ; while the idea of culture represents is as a harmonious development of all the parts of human nature, in just proportion to each other.

It was this "harmonious development" which interested de Gourmont ; but M. Gide continually turns to the ascetic. As strongly affected as de Gourmont by the writings of Nietzsche, with a characteristic twist he takes not the conception of an Olympian existence which Nietzsche yearned for, but the sickliness with which a poet must be suffering to contract such a yearning. Hearing the call to put off shame, M. Gide could not forget how much shame was implied in the challenge. Thus, over against those free gestures which de Gourmont loved so thoroughly, M. Gide examines the ego which has o'erleapt itself and fallen on t'other.

In *La Porte étroite* this absorption is revealed with a beautiful completeness. Here we have a girl who has been self-occupied so long and so emphatically that her selfishness seems to have transcended itself. Cherishing herself unconsciously, Alissa tries to "sacrifice" herself when she finds that her sister is in love with the man who loves her. But when the sister finally becomes contentedly married to another man, there is nothing for Alissa to do, if she is to reserve her lovely parts, but to turn to piety. A dealer in rare objects, her connoisseurship has become so thorough that she can not part with what she has, unlike the much more accurately gifted virgin of de Gourmont's *Virginal Heart*. Indeed, *La Porte étroite* and *A Virginal Heart* should be placed together, summing up as they do both phases of this subject.

L'Immoraliste, an earlier work, hovers a little too patently around Nietzscheanism. Still, this accomplished mariner of his own soul, who orients himself with that rich sentence, "*Je vais parler longuement de mon corps*", can explain himself with a complete lucid-

ity, and show precisely how one human being — with perhaps even more than the normal capacity for tenderness — can let another die through little more than whims, or velleities. In an introduction to this book M. Gide complains that when it first appeared his critics wasted themselves in vituperation of his hero, instead of crediting the author for being able to produce such an animus ; which is a very neat defence.

La Symphonie pastorale, however, may in some ways be looked upon as the high point in M. Gide's study of the ego. Pater, it will be remembered, had had us imprisoned in the walls of our own personalities ; the whole literature of subjectivism is a stressing of the isolation of the individual. In fact, I know of one subjectivist who worried himself for years with the thought that to everybody else green might seem exactly what he meant by red, and that there was no way of finding out, which, I suppose is ridiculous. A period is not to be tested, however, by the nature of its interests, but by what it does with them, and if subjectivism could produce *La Symphonie pastorale*, then it has justified itself thereby. As an example of that one kind of loveliness, wherein an ego, acutely conscious of its limitations, is trying to produce exactly the same frame of mind in another, let me translate the following passage (the writer is attempting to explain to a blind girl the exact nature of colours) :

Nevertheless I was able to take her to Neuchâtel, where I could let her hear a concert. The part each instrument played in the symphony permitted me to return to this matter of colours. I pointed out to Gertrude the different timbres of the brasses, the strings and the wood-winds, and how each of them in its own manner is capable of producing, with greater or less intensity, the entire scale of sounds, from the shrillest to the most profound. I suggested that she correlate in nature, colours such as red and orange with the sound of the horns and the trombones, the yellows and the greens with that of the violins, the 'cellos and the bass-violis ; violets and blues being analogous here to the flutes, clarinets and oboes. A sort of inner ravishment seemed at this point to replace her doubts. 'That must be beautiful !' she stammered ; and then, of a sudden, 'Oh, but white ! I don't understand just where white fits in.'

Or this, where her ailment is further complicated by the fact that, through causes explained in the story, she was not told of things when a child :

She told me later that in hearing the birds sing she used to imagine it purely as an effect of light, like that warmth she felt on her cheeks and hands ; without thinking of it exactly, it had seemed quite natural to her that warm air should set to singing, just as water boils near a fire.

Two other works which take a prominent place in M. Gide's fiction are *Isabelle* and *Les Caves du Vatican*. The former might be called a château-story, forming part of that class of literature which builds itself about the decay of a family in a mournful old manor-house. The romance here is very delicately handled, and is given a fresh touch by the introduction of a real character, Francis James.

His latest work, however, *Les Caves du Vatican*, a string of chapters almost complete in themselves and yet fitting into a larger plan, should mark an epoch for the admirer of Gide ; since here, for the first time that I know of, he renounces the first person. Wilde, he tells us in his excellent monograph on that writer, had advised him to do this at the time when *Les Nourritures terrestres* first appeared, but M. Gide was too thorough in his subjectivism to take it seriously. Here, however, he goes over to a type of writing which is reminiscent of the methods of Robert Louis Stevenson, whom years before M. Gide seems to have cared for sparingly, dismissing him in fact as a "parlour pirate" (6).

Having renounced the pontifical note, M. Gide is freer to abandon himself to his other favourite weakness, intrigue. This love of intrigue had always been with him, usually manifesting itself as a certain bizarre element in his plots. One French critic has complained that M. Gide is never quite serious ; which is the truth. That peculiar dishonesty, that want of interest in the faithful retailing of life which I have associated with his bookishness, is what gives *Les Caves du Vatican* the same flavour of distinction that one finds in *Le Voyage d'Urien* and *La Porte étroite*.

KENNETH BURKE.

II

EXTRAITS DU JOURNAL INÉDIT DE WALDO FRANK (avril 1940)

The first time I ever saw Gide, was, I believe, in 1921. *Our America* had been published by the N.R.F. with huge success... Gide invited me to lunch, I was to meet him at the N.R.F., rue de Grenelle. At that time, he was 51 or 52. He breathed in, wearing a broad felt hat, a huge cape, heavy English shoes, all of which tough pan-

(6) Stevenson, avait écrit Gide dans ses *Lettres à Angèle*, "ne se compromet jamais dans quoi que ce soit qu'il raconte ; actions hâtives, forcenées, trépidantes, mais sans chaleur ; c'est un pirate de cabinet." (*Prétextes*, éd. citée, p. 59.)

ply offset the exquisite yet hard fineness of his features. With him was a ravishingly beautiful youth, tall, dark, velvet-purple eyes, of perhaps 21, 22 : M. Allégret. — "Come", said Gide, clasping my hand hard, "*Le Printemps is on fire. I have a police pass.*" He reached on into a taxi and we crossed the Seine — while I recalled Gide's preoccupation (long before he had read Freud) with the criminal lust for fire, which he had encountered and recorded in the little book on *La Cour d'Assises*. The great Department store blazed. Gide was excited by its beauty. I was torn between the need to respond to it and the thrill of being with a man who, already then, was for me the greatest living writer and the strange experience of at once seeing him with the beautiful youth who, I knew of course, was Gide's lover. Although I did not know that this was perhaps the central homosexual love of his life — the love of his maturity — from about 47 to 60. Gide asked me if I liked Huysmans. I said yes. He took me to lunch at an English chop-house near the Gare St-Lazare where — he said — Huysmans used to come when he had a wish "*à faire une visite à Londres*". I was wholly at ease with Gide... Marc — who was proud, haughty and dull and very wordy (as he proved later to be), I didn't like ; his presence made a real contact between Gide and me impossible. He was completely dominated by Gide, yet this dominated Gide — as a fish dominate a rod. My need to give myself somehow to Gide — to make him know what he had meant to the young American writer (I was 31, or perhaps 30), that need was impossible in Marc's presence. Later, Gide came to see me, I recall, in my humble hotel room, on every subsequent trip to Paris ; if he was there, I saw him. But I never really relaxed — to love the man as I had loved his works all my life — until the great Congress of 1935, when I found an old man, softened, spiritualised, suffering, or in premonition (which I shared) of the agony in store for him through his Comradship with the Communists. Theretofore, a certain flaunting of his individual apartness always disturbed me in Gide ; now, he was truly, humbly striving to blot out — through a Christian sense of service — the apartness.

I recall a dinner, *en famille* at J. Copeau on one of my trips in the 20's : Gide coming in late and joining all at table : Jacques, his wife, the children, and saying he had been late because on the Boulevard St-Michel he had seen a youth — so ravishingly lovely. I didn't like it. I was — wrongly — a little hurt to see no mention of me in Gide's *Journal*. Only intimates, practically all of France, figure in these highly selective pages, and only allusively... Moreover, I doubt if Gide ever really felt me *in* his life, and therefore my name does not belong. Even in 1938, when I lived with him for two weeks at *l'appartement*, he was revising proofs of his *Journal*, although there was affection in him for me and respect, I always felt that classic closedness of the forces of the man — his greatness in the tradition of France (and his limitation)... Nevertheless, the contrasts and analogues of Gide... continue to fascin-

ate me... Gide's work is the prophecy of Tragedy within the still intact — but doomed and dissolving forms of his world ; his wealthy class, his French culture with its audience and taste still integral. My work is the tragedy of prophecy in a world of chaos — with no class, no national culture, no intact audience or taste, to sustain me... On the other hand, in Gide a perfection, a grace, of line and music, that I lack utterly... That I should be aware of Gide and he less aware of me, is also inevitable. That is why I write of him now : to comment his not writing of me in published *Journal*, that is the kind of æsthetic justice he would savor.

Gide's work is the superbest contemporary commentary — not only by the mind and sense but the whole organism, hence æsthetic and organic — of the great modern European culture, France. Inevitably, this commentary, being true and deep, prophecies the death of this culture and holds the germ of the rebirth... Someday, a great analyst will, in study of our work, summarise the tragic transition which is our Era.

III

ŒUVRES DE WALDO FRANK PUBLIÉES EN FRANCE

- Notre Amérique*. Trad. Hélène BOUSSINESQ. Éd. de la N.R.F., 1920.
Rahab. Trad. Hélène BOUSSINESQ. Éd. Rieder, 1923.
City Block. Trad. Pierre SAYN et André CUISENIER. N.R.F., 1925.
Jour de Fête. Trad. Pierre SAYN et André CUISENIER. N.R.F., 1930.
Redécouverte de l'Amérique. Trad. SELIGMAN-LUI. Éd. Grasset, 1939.
Espagne vierge. Trad. Hélène BOUSSINESQ. Éd. du Mont-Blanc, 1949.
Bolívar et ses peuples. Naissance d'un Monde. Trad. Hélène BOUSSINESQ. Éd. Gallimard, 1953.

Articles de Waldo Frank parus dans *La Nouvelle Revue Française* :

"L'Année américaine" (Trad. par M^{lle} H. Boussinesq), n° 96, septembre 1921, pp. 369-79.

"L'Artiste en Jacques Rivière", n° 139, avril 1925, pp. 667-9.

Notes sur des œuvres de Waldo Frank parues dans *La N.R.F.* :

Félix BERTAUX : "*Notre Amérique*", n° 89, février 1921, pp. 227-9.

Valéry LARBAUD : "*Rahab*", n° 114, mars 1923, pp. 582-4.

Marcel ARLAND : "*City Block*", n° 149, février 1926, pp. 239-40.

Ramon FERNANDEZ : "*La Redécouverte de l'Amérique*", n° 202, juillet 1930, pp. 118-20.

LES DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

Avec celui de *La Porte étroite*, ouvert dans le présent numéro, le BAAG entame le cinquième des "Dossiers de presse" consacrés aux livres de Gide. En trois ans et demi (depuis le n° 19 de juillet 1973), nous avons reproduit soixante-neuf articles : seize sur *L'Immoraliste* (n° 19 à 24), trente-deux sur *Les Faux-Monnayeurs* (n° 21 à 31), six sur *Geneviève* (n° 29 à 31) et quinze sur *Thésée* (n° 27 à 32).

Nous percevons bien l'intérêt qu'il y a à ce qu'un dossier ouvert soit complété dans le temps le plus court ; mais, à offrir à nos lecteurs d'épaisses liasses d'articles sur le même livre, le risque est grand d'une lassante monotonie... Aussi avons-nous pris le parti de mener désormais de front la publication de plusieurs dossiers, en ne donnant dans chaque livraison du BAAG pas plus de deux articles, en principe, sur la même œuvre.

Pour tenir compte, d'autre part, d'une critique qui nous a été faite quant à la part trop large faite à la reproduction d'articles en langues autres que le français (ainsi dans le n° 29 : six textes en anglais, soit quatorze pages), nous ne donnerons pas plus d'un article en langue étrangère par livraison — et le ferons précéder d'un bref résumé en français.

Précisons enfin, pour répondre à une question qui nous fut posée, que nous visons à réunir ici des dossiers *complets*, et non pas à reproduire simplement ceux que Gide et ses secrétaires, avec l'aide de "l'Argus", avaient constitués et qui sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Ainsi avons-nous publié seize articles sur *L'Immoraliste*, soit onze de plus que les cinq rassemblés à la Bibliothèque Doucet...

Saisissons d'ailleurs cette occasion de dire que nous recevrons avec la plus vive reconnaissance l'aide de nos lecteurs pour la constitution de ces dossiers : qu'ils nous envoient les *découpures de presse* elles-mêmes si possible, des *photocopies* ou même de *simples références*, concernant les dossiers en cours.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "LA PORTE ÉTROITE"

HENRI GHÉON

(Vers et Prose, t. XXI,
avril-juin 1910, pp. 56-63)

(Sur les sentiments de Ghéon concernant La Porte étroite et la préparation de cet article, voir le dernier BAAG, pp. 47-9, et surtout la Correspondance Ghéon-Gide, tome II, pp. 717-53.)

LA PORTE ÉTROITE
ET SA FORTUNE

Nul écrivain, n'eût-il jamais tracé un seul mot en vue du public, ne saurait se vanter de mépriser la notoriété ou la gloire. Le jour venu, le plus retiré s'y plaira, et d'autant mieux que l'une ou l'autre lui arrivera moins précoce et que dès lors il n'aura plus à en craindre l'enivrement. Je juge l'applaudissement funeste, qui s'attaque à un cœur trop neuf. Il crée telles obligations sinon de flatterie, du moins, de politesse, vis-à-vis des applaudisseurs, que seul un esprit mûr secoue. Mais quand au contraire il salue l'artiste au temps de sa maturité, trop tard pour fausser son développement, limiter ses essais et décider de sa manière, il m'apparaît comme le prix et la preuve de l'œuvre accomplie, comme un des ressorts de l'œuvre à venir. Ce bruit approbateur le plus indépendant a le droit alors d'y prêter l'oreille, sans aucun risque de déchoir.

Je laisserais donc le succès venir à André Gide à l'heure juste, en n'exprimant rien que ma joie, si je ne me faisais un devoir d'amitié de signaler le danger qui s'y cache. Oh ! danger tout extérieur ! Contre un danger intime ce serait assez de lui-même pour se défendre : comme si de rien n'était (et quelqu'un a parlé de mode !) il continue sa route avec plus de foi et d'élan. Mais puisqu'on traite enfin de lui au delà d'un cercle d'élite, il importe qu'on ne se trompe ni sur le sens ni sur l'avenir de son art et de sa pensée. L'admiration à côté et méjugeante, voilà ce que, en toute connaissance de cause, souhaiteraient de pouvoir lui éviter ses amis, comme dans le même cas il le leur voudrait éviter lui-même.

Je ne doute pas que certains ne doivent sourire de cette intervention amicale et en contester la valeur. Tenez ! Je cueille dans *Les Marges*, signée de M. Jean Violis, en conclusion à un article qui veut paraître louangeur, cette supposition que véritablement rien n'autorise : "M. Gide, écrit-il, trouvera des amis pour assurer que tout cela (*La Porte étroite*) ne vaut pas un acte de Saül, qu'il les laisse dire !" Pardonnez-moi, mais M. Gide n'aime pas entendre ses amis déraisonner à tel point qu'ils préfèrent un curieux essai de seconde jeunesse à une œuvre accomplie d'âge mûr ! D'amis, il n'en veut point qui déraisonnent. Ah ! que j'aimerais en passant redresser la conception que se font ces messieurs de l'amitié littéraire !

Il est des cas où un esprit supérieur a su grouper autour de lui, par la force attractive du génie, un lot d'admirateurs béats qu'éblouit son rayonnement et si complètement incapables de discerner ses vertus de ses tares qu'ils porteront leurs préférences sur celles-ci. Qu'il se contente d'une pareille cour, pire : qu'il en subisse l'influence, je l'imagine difficilement quant à moi, si du moins sa supériorité est réelle et si son génie n'est pas instinct pur : l'orgueil humain connaît pourtant de ces faiblesses. Mais en tout cas, qu'il n'aille pas nommer ses courtisans et ses ouailles, des amis !... Un autre type de coterie se fondera sur la réciprocité des louanges : association de talents inégaux qui jugent utile de faire bloc et qui s'aveuglent par principe sur eux-mêmes. Cette camaraderie complaisante et quelquefois intéressée mérite-t-elle le nom d'amitié ?...

Point d'amitié sans absolue franchise, point sans estime réciproque et du plus grand au plus petit, comme du plus petit au plus grand, estime de caractère et d'esprit. J'appelle ami celui qui aime et comprend, qui comprend et juge, et qui a le droit de juger. On conçoit que M. Rostand par exemple n'en tolère pas de cette sorte. Il est et il veut être tout son groupe et que ceux qui l'aiment s'abiment en lui. Que ferait-il de plusieurs consciences littéraires, quand il a trop déjà de la sienne propre, qui ne parle point ? Et je cite M. Rostand, mais n'ai que l'embarras du choix, même chez les nôtres... Ah ! entre amis de lettres véritables, quelle émulation, mais quelles exigences ! Quel respect de l'individualité et des intentions de chacun — mais quelle sévérité vis-à-vis des réalisations ! Sachez-le, nous n'aurions pas plus hésité, s'il eût été un mauvais livre, à condamner le roman d'*Alissa*, que nous n'hésitions à défendre quelques scènes de la plus haute et de la plus neuve beauté

dans ce drame de *Saül*, qui renferme en effet des parties lentes et froides, mais qui ne mérite pas le dédain de M. Viollis. Qu'on excuse cette parenthèse, elle me ramène à mon sujet, et n'a pas été inutile.

Il n'entre pas dans mon dessein d'étudier les raisons du succès de *La Porte étroite*. Interrogez certains lecteurs, vous vous apercevrez qu'ils ont été séduits précisément par ce qui s'y trouve de plus tiède : l'affabulation bourgeoise, la médiocrité du milieu, l'atmosphère "vie de province" cent fois décrite, cent fois rendue par l'exquis talent de M. Boylesve par exemple, dont M. Viollis lui-même rapproche André Gide bien légèrement. "Ah ! voici enfin du connu, un vrai roman !", c'est le cri de soulagement qui échappe même au snobisme. De fait le récit de *L'Immoraliste* manquait un peu d'événements encore. Conflits d'amour, fiançailles, mariage vont former ici le sujet, bravo !... Du sujet profond, nul n'a cure : il passera par-dessus le marché ! — Ô pathétique pascalien d'Alissa vierge et martyre ! M. Gide se voue désormais au "roman de mœurs provinciales", — on a prononcé le mot, oui ! Passons.

D'autres lecteurs, hypnotisés sur le jansénisme du livre — et nous quittons ici le terrain littéraire — ont cru voir dans *La Porte étroite* sinon un acte de foi décisif, du moins un acte d'acheminement vers la foi. Le christianisme ne pouvait manquer d'accueillir bientôt une brebis de plus, M. Gide. Et les néo-royalistes qui ne séparent point la monarchie du classicisme, ni le classicisme de l'orthodoxie, adjuraient celui-ci de sauter le pas et de mériter tout à fait le titre de maître !?...

Ici ou là, que pour ceux-ci il dût se reposer en un dogme, pour ceux-là s'aveulir dans un art d'observation médiocre, un nouvel André Gide commençait à *La Porte étroite*, et par ce commencement, en somme, "il faisait une fin" : un Moréas à la période des *Stances*, un Racine à celle d'*Athalie*. Excusez-le, il n'est pas si près de la mort !

Loin de moi la pensée de diminuer le beau livre qui nous occupe, sous prétexte qu'il se conforme au type, je ne dis pas classique, mais commercial du roman, au bénéfice des ouvrages qui le précédèrent et qui nous présentaient un aspect plus original : on ne juge pas l'art littéraire sur l'apparence. Je considère *La Porte étroite* comme un des meilleurs livres de Gide, comme le meilleur même. Mais je refuse obstinément de le séparer des autres et de l'admirer à part. Je dis que dès *Paludes* nous avons connu des réussites d'art plus complètes et à travers

d'autres difficultés que celles d'une banale affabulation romanesque. Je dis que *Les Nourritures terrestres* nous ont révélé une plus grande force sensuelle, *Philoctète* un intellectuelisme aussi haut, *Les Cahiers d'André Walter* la même source d'émotion, *L'Immoraliste* ou *Candaule*, une psychologie plus hardie et plus rare. Je dis qu'il n'est pas dans *La Porte étroite* de qualité qui ne nous ait touché, surpris dans les ouvrages précédents, et mise en œuvre dans ceux-ci avec plus d'adresse, peut-être. Mais quelle densité, quelle maturité humaine ! En ces deux mots se résument pour moi toute la nouveauté et toute la valeur de l'admirable histoire d'Alissa.

On a parlé de classicisme. Veut-on dire économie, égalité de ton, équilibre ? Mais quoi de plus mal composé que *La Princesse de Clèves* ? *La Porte étroite* s'ordonne bien, sans doute, suivant une ligne souple, nue, sans placage... Chaque chose s'y tient à sa place : la banalité des propos de la tante Plantier comme la passion d'Alissa... Avouerai-je que j'avais trouvé dépendant plus d'équilibre plastique dans *L'Immoraliste* ou dans *Philoctète* ? L'inconsistance du caractère de Jérôme, sans la passivité duquel je sais bien que tout l'édifice psychologique s'écroulerait, détermine un défaut de proportion entre la stature relative des personnages, dont je ne suis pas sans souffrir. Si souveraine que se dressât la figure morale de sa fiancée, j'aurais aimé que Jérôme en retrait demeurât pourtant auprès d'elle... N'était-ce pas possible ?... Dès qu'Alissa ouvre la bouche il n'est pas de doute esthétique que n'emporte l'émotion. Ô profondeur simple du sentiment, du fait de sa complexité même ! paroxysme du lyrisme intérieur ! nudité déchirante de la parole solitaire ! En ces accents dont nous savions l'auteur capable, dont se portait garant tout son passé, sa débauche intellectuelle et ses complications morales, nous reconnaissons l'ancien Gide, celui d'hier et non pas plus habile, et non pas meilleur styliste, et non pas psychologue plus curieux, le même, mais qui a mûri pleinement. A *Paludes*, à *Saül*, à *L'Immoraliste*, à *Candaule*, *La Porte étroite* s'ajoute comme un nouveau drame de l'inquiétude, et rien ne l'en différencie dans l'intention. Même, l'inquiétude d'Alissa et de Jérôme rejoint celle d'André Walter à vingt ans !

Qu'à l'âge d'André Gide un écrivain vagabond et chercheur, ayant éprouvé sous son pas les plus divers terrains, trouve enfin la route sûre qu'il prétend suivre désormais, le cas est assez fréquent pour qu'un critique insuffisamment averti, en présence de *La Porte étroite*, se laisse aller à ses habitudes d'esprit et entreprenne

de montrer la marche logique de l'écrivain vers un livre si décisif, premier exemple d'une "manière" définitive. Mais je le défie bien, si habile soit-il, de tracer autre chose ici qu'une "courbe de poids" si j'ose dire. Je crois avoir assez prouvé que *La Porte étroite* ne vaut surtout ni comme tableau de mœurs bourgeoises, ni comme peinture de types moyens, si on l'étudie en substance. C'est par hasard que le sujet a rencontré, revêtu une forme vulgaire. A peine reconnaîtrai-je une certaine tendance de l'auteur à employer dans ce livre des moyens littéraires plus simples et plus directs. — Que si j'aborde le point de vue idéologique, j'arriverai, je l'ai fait autrefois, à établir une progression vraisemblable simplement, des *Cahiers d'André Walter* aux *Nourritures terrestres*, de l'intellectualisme mystique de ceux-là au paganisme sensuel de celles-ci (1). Mais à dater des *Nourritures*, le fil que je tenais se rompt. N'est-ce pas que dès lors André Gide se juge assez pourvu pour vivre sur les multiples éléments de cette évolution de jeunesse qu'il va approfondir tour à tour, que dis-je ? à la fois ! — Et en effet de cette succession d'états, il fait la somme : ce serait bien mal le connaître que de s'attendre à ce qu'il en préfère aucun. Ils cohabitent tous en lui, s'y coudoient, s'y combattent, s'y fortifient. La chronologie des ouvrages ne signifie rien dans son cas. Un jour naît donc *Le Roi Candaulé*, un jour *L'Immoraliste*, un jour *La Porte étroite*. Lequel a été conçu le premier ? L'auteur lui-même le sait-il ? Voilà dix ans, quinze ans que son cerveau les porte ensemble. Si *La Porte étroite* est née la dernière, à la plus belle époque, c'est pur hasard, et non parce qu'elle traduit une attitude morale nouvelle. Soyez bien assurés d'avance que l'œuvre qui la suivra ne lui ressemblera en rien... Si ! autant qu'elle-même ressemble aux précédentes. Mais comme elle, plus qu'elle, elle aura profité du temps.

Grosse désillusion pour tels esprits de toute pièce, qui reprochent à notre auteur ce qu'ils appellent doute, flottement, contradiction, versatilité même, et qui déjà l'imaginent au port. Il faut pourtant qu'ils comprennent que précisément sa valeur réside dans la multiplicité de ses antagonismes profonds, qu'ils n'ont pas devant eux un critique, un moraliste, un philosophe, un lyrique (ni un protestant ni un panthéiste), bien qu'il ait pu paraître ceci et cela en diverses occasions, mais avant tout un

(1) Ghéon renvoie ici allusivement son lecteur à sa grande étude parue au *Mercur* de France en mai 1897 et que le BAAG a intégralement reproduite dans ses n° 27 et 28 (juillet et octobre 1975).

psychologue, un psychologue passionné de compréhension et de création qui soumet à ses fins le lyrique, le philosophe, le moraliste, le critique, et qui doute pour croire à tout. Ne nous laissons pas prendre à telle de ses attitudes de détachement ironique. Nul n'est plus loin du libertinage intellectuel, du dilettantisme à froid de M. Remy de Gourmont, autre douteur, qui croit pourtant à la science. Il ne saurait s'endormir sur son doute, comme sur le mol oreiller de Montaigne. Il porte un doute anxieux et religieux, qui le tient éveillé, en perpétuelle défense contre toute foi exclusive, et si peu qu'elle entraîne de négation. Curieux de tout, suivant le mot de Nietzsche, il prétend dire "oui" à toute chose, et comment le dire en personne sans quelquefois se déjuger ? A quoi pensent ceux-là qui veulent l'enfermer dans un dogme, dans une politique, dans une morale, — quand il y a le drame et le roman ?

On trouve à l'origine de *La Porte étroite*, si étonnant que cela paraisse, une intention de satire : la satire du sacrifice de soi. Pourtant quel don de sincérité, d'affirmation y résonne. Le romancier a été conquis par son héroïne, il a épousé sa folie. Qu'il s'agisse d'Alissa, de Michel ou de Candaule, que d'abord il condamne ou approuve ses créatures, dès qu'il a commencé de peindre, il a perdu le pouvoir de juger. C'est là proprement le don du créateur de caractères. Libre à d'autres de se complaire à envisager pour lui un avenir littéraire plus égal, plus médiocre et sans imprévu. Quant à nous, nous laissons la parole à ses personnages. Qu'ils le conduisent où ils veulent. Maudit le jour où cet esprit se fixerait.

Avril 1910.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "GENEVIÈVE"

H. F.

(Combat, 2^e année, n° 1,
janvier 1937)

(Nous n'avons pas pris la peine de chercher à identifier les initiales dont s'est contenté le signataire de ces quelques lignes... qui, assez curieusement, venaient contredire le premier jugement de la revue Combat sur Geneviève : cf. BAAG n° 31, pp. 37-8.)

ANDRÉ GIDE : GENEVIÈVE (N.R.F.).

Geneviève est la suite de *L'École des Femmes* et de *Robert*. La veine n'a guère été favorable à l'auteur. Ce dernier récit de la série (le dernier, du moins on l'espère) n'est ni le moins manqué, ni le moins ennuyeux. C'est tout dire. Tous les poncifs gidiens, évangélisme romantique, sincérisme, inversion, s'y accumulent en fort peu de pages.

Dans une préface, M. Gide feint que ce récit lui ait été apporté par une inconnue et qu'il l'ait seulement signé de son nom.

C'est évidemment une caricature. Presque une parodie.

DERNIÈRE MINUTE... DERNIÈRE MINUTE... DERNIÈRE MINUTE

Nous apprenons, au moment de remettre ce BAAG à l'impression, que M. le Maire d'Uzès a décidé de fixer au SAMEDI 19 FÉVRIER 1977 (jour anniversaire de la mort de Gide) l'inauguration officielle de la BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE de sa Ville, à laquelle la Municipalité a décidé de donner le nom d'ANDRÉ GIDE.

Nous espérons que nos Amis assisteront nombreux à cette manifestation, au cours de laquelle notre Vice-président Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier, donnera une conférence sur : ANDRÉ GIDE ET UZÈS.

LE DOSSIER DE PRESSE
DE "THÉSÉE"

RAYMOND GUÉRIN

(Juin, 29 octobre 1946, p. 7)

(Romancier de Zobain (1936) et des trois volets de l'Ébauche d'une Mythologie de la réalité [L'Apprenti, 1946, Parmi tant d'autres feux, 1949, et Les Poulpes, 1953], Raymond Guérin avait, dès 1936, correspondu de Bordeaux avec Gide, rendant alors témoignage de l'influence que celui-ci exerçait sur lui. — Nous ne reproduisons ci-dessous que les trois premiers quarts de cette chronique "Les Livres", le dernier quart en étant consacré à la présentation des Cahiers de la Pléiade et à Braque le patron de Jean Paulhan.)

DE GIDE À BRAQUE
EN PASSANT PAR LES CAHIERS DE LA PLÉIADE

En publiant son *Thésée*, André Gide vient de nous donner une manière de testament littéraire. Cette œuvre finale, de proportions vastes ou réduites mais de grande portée, que tout écrivain célèbre, à l'approche de la mort, ambitionne de livrer comme un message à son public et à la postérité, qu'il s'agisse du *Faust* de Goethe ou des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, du *Temps retrouvé* de Proust ou du *Finnegan's Wake* de Joyce, Gide vient, à son tour, de l'accomplir.

J'écris ce dernier mot à dessein, car c'est bien d'un accomplissement qu'il s'agit. Jamais l'auteur de *Paludes*, je crois, n'avait montré pareille maîtrise dans la domination de son langage et des idées qui l'obsèdent. Dernièrement, je parlais ici des pages de son journal écrites entre 1939 et 1942, mais j'ai plus de plaisir encore, aujourd'hui, à vanter les mérites de celui qui, après la mort de Proust et de Valéry, reste le seul génie vivant de sa génération.

On sait que Gide fut toujours attiré par la mythologie, de Prométhée à Œdipe et de Corydon à Perséphone, avide qu'il était de trouver dans les mythes anciens une illustration symbolique de ses drames intérieurs comme de ses inquiétudes, de ses révoltes comme de ses questions. Cette fois, c'est à la vie de Thésée qu'il a demandé ses figures. Et certes, nulle mieux que l'existence du fils d'Égée n'était propre à servir les visées de son biogra-

phe. Au point qu'on pourrait, sans embarras, calquer sur la plupart des événements, les aventures ou les réactions mêmes de Ménélaque.

Le voyage de Thésée en Crète, son séjour chez Minos, sa lutte contre le Minotaure, ses rapports avec Ariane, avec Phèdre, avec Dédale, la mort de son père, son entrevue avec Œdipe enfin, autant de thèmes où s'extravaient les préoccupations gidiennes. Nous retrouvons là l'homme des *Nourritures* et celui d'*Amyntas*, celui de l'*Enfant prodigue* et des *Caves*, de l'*Immoraliste* ou de *Saül*, voire même celui du *Retour de l'U.R.S.S.* ou des essais critiques.

En ce petit livre, Gide a condensé toutes les pensées qui réglèrent ou qui troublèrent ses jours. Il y ordonne ses concepts sur le monde et sur les êtres, sur le politique et le social, sur les prérogatives de l'individu et sur les subversions de la connaissance. On s'attachera surtout à cette rencontre Thésée-Roi et Œdipe déchu qui clot le récit. Gide y met particulièrement en valeur l'ambivalence de son caractère, tourment et sérénité, mysticisme et sensualité, diabolisme et humanité, besoin de prendre parti et désir, aussi, de ne pas prendre parti. Pourtant, à la fin, et contre Œdipe (qui fut, on ne l'oubliera pas, lui aussi, une des incarnations les plus chères de la légende gidienne), c'est en faveur de Thésée que Gide se prononce, un Thésée enfin délivré des extravagances de la jeunesse, des séductions troublantes de l'angoisse ou du plaisir, un Thésée assagi, ironique, presque trop lucide (mais jamais trop à son gré), et volontairement soumis aux réalités de la nature et de l'humain.

"C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu."

Que Thésée ait vécu, certes ! Et qui songerait à le nier ? Reste à savoir s'il n'entretient pas en lui la plus douce (mais aussi la plus dangereuse) des méprises en formulant une sentence aussi délibérément optimiste ?

(...)

GIDE A HAUTE VOIX

Voici une nouvelle rubrique du *Bulletin* : nous y rassemblerons pour le plaisir de nos lecteurs les *Interviews* qu'André Gide — il n'en fut pas prodigue, et se méfiait du genre, ou plutôt de ce qu'en faisaient les interviewers, préférant souvent faire lui-même l'interviewer et l'interviewé... — a accordées au cours de sa vie à divers journalistes. Est-il besoin de rappeler que ces textes, dont l'authenticité et l'exactitude n'ont d'autres garants que la mémoire, l'intelligence et le talent propres des interlocuteurs de Gide, doivent toujours être lus d'un œil critique, et utilisés avec précautions ?

Notre première interview est celle que Gide accorda à ANDRÉ LANG (1) et qui fut publiée, sous le titre : "Le Moraliste : André Gide", dans le n° 2345 des *Annales* (1^{er} novembre 1929), pp. 401-3 (puis recueillie avec d'autres par son auteur dans *Tiers de Siècle*, Paris : Plon, 1935, pp. 207-15). C'est notre ami Pierre Masson, professeur agrégé au Lycée d'Angers (et qui prépare une thèse sur "Gide et le Voyage"), qui nous a signalé et communiqué ce texte : qu'il en soit ici vivement remercié.

(1) Né en 1893, dramaturge (*Le Pauvre Homme*, *Fantaisie amoureuse*, *Les Trois Henry*, *L'Impure*, *Le Voyage à Milan...*), biographe de M^{me} de Staël, autobiographe (*Bagages en consigne*) et essayiste.

LE MORALISTE

ANDRÉ GIDE

Moraliste ? Oui. On se trompe si l'on croit que je définis ainsi André Gide pour faire un mot. Quiconque tente, consciemment ou non, d'enseigner une morale est un moraliste. Qu'on estime la morale bonne ou mauvaise, c'est une autre affaire. Je crois, d'ailleurs, avec Jean Cassou, qui me le disait précisément à propos de Gide, que les moralistes commencent toujours par faire figure d'immoralistes ou de destructeurs. Voyez les plus grands : Montaigne, Voltaire, Rousseau... André Gide se défend officiellement d'avoir une influence morale. Il m'a montré ces lignes d'une étude de Philippe Soupault dans une revue anglaise : "L'influence morale de Gide est à peu près inexistante. Son influence critique est considérable", appréciation qui lui apparaît très exacte. Mais il m'a dit aussi qu'il lui était doux de voir monter ses tirages depuis quelques années, que rien n'était plus injuste que cette accusation de corrompre les esprits, d'être un poison intellectuel, qu'on lui jetait à la face à toute occasion, et qu'il recevait fréquemment de nombreuses lettres de jeunes gens et de jeunes filles désireux de le remercier pour l'encouragement à vivre puisé dans ses livres, pour l'appui bienfaisant que sa pensée leur apportait. On voit ainsi que ce qui l'irrite n'est pas d'exercer une influence morale, fort au contraire, mais seulement qu'on la juge dissolvante. Y a-t-il une préoccupation de moraliste plus significative que celle-là ?

o

Croyez-vous à la malice des choses ? Quand il n'est pas en Normandie, dans sa maison de Cuverville, ou en voyage, André Gide habite à Paris, dans un quartier tranquille, un immeuble neuf, de belle allure. Mais il se trouve que la porte qui donne sur la rue est étroite, que l'escalier, au départ, manque de jour, que l'ascenseur a l'air d'une boîte à surprises et qu'il faut suivre un long couloir coudé pour joindre enfin l'écrivain dans un vaste atelier-bibliothèque, clair et plaisant, où il s'est aménagé une cachette dans un coin minuscule, en retrait d'une fenêtre, étroite aussi, qui offre, des Invalides, une vue à demi masquée par un mur... Là sont sa table, ses dossiers, quelques livres et quelques objets familiers...

Le temps qu'il me place en face de lui, et le voici

dans sa niche, qui s'acagnarde longuement et s'installe. C'est la première fois que je le vois. Ce sont ses mains qui me retiennent d'abord. Sur le plat de la gauche, il y a une légère excroissance osseuse en forme de pont, que je fixe, à plusieurs reprises, malgré moi... En forme de pont... Il me semble, tout à coup, que je lise mieux dans son froid et curieux visage, tout éclairé d'intelligence... En forme de pont ? Oui, c'est cela... Il est passé sur notre rive. Rares sont les écrivains de cette génération que le fossé creusé par la guerre et l'après-guerre n'a pas brutalement séparés, puis isolés de leurs cadets. Proust, Valéry, Gide, Claudel, et trois ou quatre autres sans doute, qui ont su, ou pu traverser et connaître aujourd'hui la joie d'être accueillis et réclamés par la jeunesse...

C'est à peine si j'ai besoin de le questionner. Ce matin, il ne demande qu'à parler librement. Un autre jour, ce serait peut-être différent. Je le devine capricieux et méthodique, maniaque et frileux, irritable et charmeur. Il parle sans me regarder, d'une voix paresseuse et lointaine, une main sur le front, l'autre occupée à jouer sur la table, avec une pipe ou un crayon. Quand il s'arrête, je ne dis rien. J'évite de rappeler ma présence et d'étouffer peut-être une confidence... J'attends qu'il reparte. Je crois que, dans certains cas, c'est un excellent procédé.

— ... Mon *expérience littéraire* ? Oui, aucun mot ne définit mieux ce que j'ai tenté d'accomplir, depuis l'époque de mes débuts... Quel changement ! On ne saurait s'imaginer, aujourd'hui, ce que nous étions, et la façon dont nous vivions et surtout de quelle ferveur intransigeante nous brûlions pour les lettres, dans nos réunions et nos cénacles. Nous étions de "sublimes ratés"... Nous avions fondé, à quelques-uns, Henri de Régnier, Henri Albert, Ferdinand Hérold, Pierre Louÿs, Jean de Tinan, Valéry et moi, le cercle du *Centaure*. Un jour, — c'est une anecdote que je vous livre, et que je conterai plus tard, avec d'autres, — un jour, Jean de Tinan surgit et cria :

" — Nous sommes tous des crétins ! Il faut vivre de "notre plume !"

Cette déclaration éclata dans la pièce comme une bombe. Nous étions scandalisés, horrifiés...

" — Pour ma part, ajouta Tinan, je ne veux plus é-"
"crire une ligne qui ne me rapporte de l'argent !"

Nous étions muets et bouleversés. Certes, il y avait, à cette époque, des écrivains qui "se vendaient" : Zola,

Daudet, etc. Mais il est à peine besoin de vous dire que cette circonstance les avait sans appel discrédités à nos yeux. La phrase de Tinan créa une sensation prolongée... Le premier de nous qui suivit son étrange conseil fut Pierre Louÿs, avec *Aphrodite*. Il se vantait d'avoir voulu séduire autant "de ces juges qui dispensent la renommée avec la fortune" qu'il y avait de chapitres dans son livre. A mon sens, d'ailleurs, c'est ce qui le tua. Le succès est une chose très dangereuse et qui peut tuer un artiste...

... Cela m'avait-il troublé ? Probablement, car je me hasardai bientôt, à mon tour, à braver le scandale et l'excommunication et à composer un roman. La forme du roman était naturellement considérée, dans notre petit cercle, comme impure et honteuse, parce qu'elle risquait de toucher le public et de rapporter de l'argent...

... Heureusement pour moi, il ne se passa rien de grave. Mon roman, *L'Immoraliste*, publié chez Bailly, ne toucha pas le public et ne rapporta pas d'argent... On payait, d'ailleurs, à ce moment, pour être imprimé. Je vivais avec ma mère. On arrêtait les comptes à la fin de chaque mois. Il y avait un certain chapitre : "Frais de Carrière", qui, parfois, montait très haut. C'est que la littérature pure, avant la guerre, coûtait fort cher...

... Je dois dire qu'alors, je n'envisageais, très sincèrement, qu'une gloire posthume. J'avais seulement le désir de composer une œuvre importante, à peu près celle que je poursuis aujourd'hui...

— Vous ne souffriez pas d'être un inconnu pour le public ?

— Je n'imaginai pas que cela pût être différent, mais dire que je n'en souffrais pas, c'est autre chose. Les jeunes écrivains d'aujourd'hui ne peuvent se figurer ce que c'est que d'écrire dans la nuit, dans le silence total... *L'Immoraliste*, à son apparition, a eu deux articles..., et encore..., deux articles d'amis... Ils m'avaient été promis..., je les attendais..., autant dire rien. Sept années d'inaction, de découragement, de vie misérable ont suivi. J'aurais pu réagir..., car la question du gagne-pain ne se posait pas pour moi... Je ne l'ai pas fait. J'étais las. Sept ans après, j'ai publié *La Porte étroite*, qui a eu trois articles..., quatre..., enfin, disons cinq. C'est un papier de Mirbeau, dans *Le Figaro*, qui me révéla la joie profonde d'être découvert et sorti. Ma surprise et mon émotion furent d'autant plus fortes que j'avais naturellement "esquinté" Mirbeau dans les revues. Je repris courage... Ecrire pour soi ? Non,

ce n'est pas vrai... Aujourd'hui, d'ailleurs, cela n'a pas beaucoup changé... *L'École des Femmes* a eu très peu d'articles... Je n'ai pas beaucoup d'amis dans la presse.

Un silence. Il ne relève pas la tête. Un sourire bizarre qui signifie : "Oui, je sais, c'est peut-être ma faute...", et un petit geste de la main qui conclut : "Tant pis ! Passons !"

— Au fond, cela m'est égal... Non, cela ne m'est pas égal..., mais je me l'explique... Gallimard me disait que les articles de presse n'ont pas d'importance... Ce n'est pas vrai. Ils n'ont pas d'importance, sans doute, dans l'absolu. Ils n'empêchent pas une œuvre d'être une œuvre. Mais ils peuvent retarder une carrière, ou la contrarier... Et le silence peut faire avorter de grands livres.

... Quand Copeau a monté *Saül*, j'avais des idées de théâtre. Je voulais écrire plusieurs pièces. Mais l'insuccès fut si net, si complet, si effarant, que je n'insistai pas. Si *Saül* avait réussi, qui sait ! je ne me serais peut-être plus occupé que de théâtre... Je m'étais réabonné aux coupures, à cette époque... J'ai reçu pour deux cent cinquante francs d'injures... Je me suis désabonné...

Un silence si long, que je crois tout de même nécessaire de poser une question.

— Vous pensez donc qu'aujourd'hui, les mœurs nouvelles...

— Oh ! ne me demandez pas de jugements, ni d'opinions... Laissez-moi parler... Oui, aujourd'hui, c'est différent... Que de jeunes gens pleins de dons... et que de dangers les guettent ! Comme ils risquent d'être entraînés et pervertis !... Que de talent à Julien Green ! Mais avez-vous vu la publicité qu'on lui fait ? Les placards-concours de Plon sur *Léviathan* : "Que veut dire le titre ?" Résiste-t-on à ces choses ?... Je refuse qu'on lance mes livres. *Si Le Grain ne meurt* n'a été envoyé à personne. Souday s'est irrité d'avoir dû l'acheter... Mais n'est-il pas agréable de voir ces livres dont on parle peu, qu'on ne lance pas, se vendre mieux aujourd'hui qu'au moment de leur apparition ? Je préfère attendre la publicité des lecteurs. Sans doute est-elle souterraine, problématique et sans éclat. Seulement, elle porte plus loin quand elle vient, et plus sûrement, et elle flatte à un meilleur endroit... *Les Faux-Monnayeurs*, c'est peut-être un livre raté... (Je ne le crois pas..., non, vraiment, je ne le crois pas. Je crois qu'on s'est

trompé en France à leur sujet... On peut se tromper, ça arrive... C'est arrivé pour *Le Rouge et le Noir*... et pour *Les Possédés*... J'ai reçu des articles d'Amérique. Et là-bas, ils jugent l'œuvre sans être gênés par l'homme... Des articles qui m'inclinent à croire, oui, qu'on s'est trompé en France...) Eh bien ! *Les Faux-Monnayeurs* suivent une courbe de vente ascendante...

... Les courbes de vente des livres, c'est très édifiant à étudier. Ceux qui sont partis trop tôt ou trop brillamment ont presque toujours, quelques années après, une courbe descendante... C'est ennuyeux, une courbe descendante...

... Quelquefois, je pense que cela m'a fait du bien de ne pas connaître le succès, que j'aurais peut-être dévié du bon chemin si j'avais été chauffé en serre, si j'avais eu des débuts éclatants... Remarquez qu'il faut se défier de ces impressions. Je dis cela probablement pour me consoler, pour être content de moi, et de ce que j'ai fait...

... Nous sommes là trois écrivains : Valéry, Proust et moi, dont l'aventure est instructive et singulière... Encore Valéry et Proust n'avaient-ils rien publié avant quarante ans. Flaubert, dans la *Correspondance*, dit quelque part, à peu près : "Quelle chose ce serait ! Un écrivain qui attendrait quarante ans, et publierait, d'un seul coup, TOUTES SES ŒUVRES." Je crois que cela ne donnerait rien. On a besoin d'un contrôle régulier et de connaître l'opinion des lecteurs.

— Etes-vous content des réactions du public, et de l'élargissement de votre influence ?

— Très content. Cela m'apporte un grand réconfort. Il est une critique qui m'irrite, parmi celles qu'on m'adresse... C'est ce reproche de composer des œuvres inquiètes, pessimistes. Je reçois, au contraire, de nombreuses lettres de jeunes filles et de jeunes gens qui me remercient et trouvent bienfaisante et salubre la lecture de mes livres. Je ne suis pas un poison.

Ce que je veux faire ? Mes œuvres les plus importantes, que je ne crois pas avoir encore écrites... Mais c'est peut-être une illusion... J'entreprends plusieurs choses à la fois. Je rédige mes notes sur des feuilles de couleur différente, vous voyez ?... Tout ce qui sera sur les feuillets de même couleur se rapportera à la même œuvre... J'écrirai celle qui me sollicitera davantage.

Je lis beaucoup... J'ai fait une découverte... J'ai acheté *Edgar*, il y a quelques mois, par hasard, sur le

quai de la gare de Carcassonne. Je ne connaissais pas Duvernois. J'ai aussitôt fait lire ce roman dans mon entourage... Quel cas curieux que celui d'un tel auteur qui paraît *commercial*, et se trouve ainsi dédaigné par un certain public qui l'ignore !... On n'imagine pas de situation plus fausse... Car ce qu'écrit Duvernois, et qui comporte parfois des moments d'une réussite *unique*, — je sais ce que je dis, — n'est pas fait pour le public auquel il s'adresse et qui le reçoit. Il est trop fin, trop délicat, trop subtil pour lui plaire. Alors, il ne satisfait pas ceux qui le lisent, et ceux qu'il devrait toucher ne le lisent pas... Sans doute est-ce la vie matérielle qui l'a obligé à rechercher d'abord les suffrages du grand public... Les besoins ! Quelle chose affreuse ! Quelle condamnation !...

Je dois me lever. J'ai rendez-vous avec François Mauriac. La coïncidence, d'ailleurs, est amusante. En m'excusant de quitter André Gide, je la lui signale. Il sourit, mais ne livre rien. J'aperçois pourtant, dans le casier au-dessus de sa tête, voisinant avec des "luxes" des *Faux-Monnayeurs*, un exemplaire de *Dieu et Mammon*... Si je ne parlais pas, peut-être me parlerait-il de Mauriac... Mais je m'en vais, et précisément chez Mauriac... Il se lève à son tour et me réaccompagne sans hâte, peu pressé, on dirait, de me voir partir... ou de rester seul...

— ... C'est une époque difficile... Tant de gens lancés vers la victoire !... Que de déchets il y aura !... Et pourtant, que de talent ! Que d'hommes intelligents !... Trop, peut-être... C'est le danger... Mais on écrit beaucoup mieux qu'il y a trente ans...

... On verra, plus tard, ce que j'ai fait, dans le groupe symboliste, pour ramener la langue vers la clarté. C'est Mac Orlan qui a dit cela... J'ai beaucoup fait... On verra... On me rendra peut-être justice... Allons, au revoir !... Je pars demain pour Cuverville. Mais je serai à Paris à la fin du mois, pour trois, quatre jours. Revenez à ce moment-là si vous voulez... Je vous dirai peut-être d'autres choses...

o

Je suis revenu quinze jours plus tard. Mais Gide n'était plus dans les mêmes dispositions. J'ai posé une ou deux questions, probablement inopportunes. L'entretien a soudain tourné court, et nous n'avons plus causé, pendant une heure, que du cinéma parlant.

EN HOMMAGE À
ANDRÉ MALRAUX
(1901-1976)

Le 23 novembre dernier, l'AAAG a perdu en André Malraux son Président d'Honneur et le plus illustre de ses Membres. Ce qu'il avait été pour Gide, le *Journal* de celui-ci et les *Cahiers* de Maria Van Rysselberghe le disent assez ; ce qu'il fut pour notre Société, son offre — spontanée — de donner un texte important en préface à la publication dans les *Cahiers André Gide* des *Notes* de la "Petite Dame", le symbolise.

D'André Malraux, le BAAG n° 14 avait reproduit, avec son accord, deux textes rares sur Gide. De quel meilleur hommage pourrions-nous faire choix, dans notre deuil d'aujourd'hui, que de donner à lire à nos Amis les pages qu'André Gide avait lui-même écrites sur André Malraux, qui furent publiées dans l'hebdomadaire *Terre des Hommes* (n° 10, du 1^{er} décembre 1945, p. 1) ? Elles n'ont jamais été réimprimées depuis (1), et beaucoup de nos lecteurs ne les connaissent sans doute donc pas encore.

ANDRÉ MALRAUX,
L'AVENTURE HUMAINE
par ANDRÉ GIDE

J'ai voulu revoir, il y a quelques jours, le film d'André Malraux, *L'Espoir*. Il me l'avait présenté avant le montage définitif. Ce beau film a pris à présent une ampleur, une sorte de gravité tragique par quoi il rejoint le puissant livre auquel il emprunte sujet et titre. Nulle concession au goût du public ; une sorte de

(1) Le *manuscrit* de cet article est passé en vente publique il y a cinq ans : v. le BAAG n° 14 (janvier 1972), p. 19. Nous ignorons qui en est le possesseur actuel.

dédain altier pour ce qui peut amuser ou plaire ; et sans cesse, dans les rares propos des acteurs du drame, leurs attitudes, les expressions de leurs visages, dans l'austère beauté des images, ce sentiment latent de dignité humaine, d'autant plus émouvante qu'il s'agit ici de très pauvres gens, peu distants de l'âpre terre qu'ils cultivent, inconscients de leur noblesse, modestes paysans que l'événement magnifie en héros, en martyrs. Cette noblesse naturelle, cette grandeur secrète, cette conscience de la dignité humaine, je les retrouve partout, dans l'œuvre de Malraux, et c'est aussi le trait le plus marquant de sa propre figure ; par où il nous conquiert dès l'abord, puis nous retient et nous subjugue. L'homme qu'il peint dans ses livres n'est enfin plus cette créature déchue, veule et résignée dont nous voyons l'abjection complaisamment étalée dans nombre d'œuvres d'hier et d'aujourd'hui. Et lui-même volontiers fera compagnie des plus humbles, mais reste de la race des seigneurs.

Ici j'entends sonner le mauvais vers de Jammes :

Les Vigny m'emmerdent avec leur *dignité* !

mais il s'agit, avec Malraux, de tout autre chose. Chez lui rien du théâtral *Non fœdari* de l'auteur d'*Eloa* ; non plus que de l'olympienne impassibilité d'un Leconte de Lisle. Malraux bien au contraire reste offert à tout et à tous, sans cesse accueillant et j'allais dire : perméable, si je ne le savais d'autre part si résistant à ce qui pourrait incliner sa décision ou entamer sa volonté. Aussitôt, il agit. Il assume et se compromet. Partout où quelque juste cause a besoin d'un défenseur, où s'engage quelque beau combat, on le voit premier sur la brèche. Il s'offre et se dévoue sans marchandage, et même avec je ne sais quoi de vaillant à la fois et de désespéré qui sous-entend qu'il ne tient pas beaucoup à la vie, que celle-ci lui importe moins que ce qui le consume, ne prend valeur que dans l'offrande, ne vaut d'être vécue que risquée, dans une valable aventure. C'est surtout un aventurier. Il semble même qu'il se lança dans son éblouissante carrière par pétulance, avant d'avoir bien pris ses propres mesures, s'être assuré de sa valeur. Et le mot aventure reprend avec lui son plein sens, le plus beau, le plus riche, le plus humain. Le rôle assumé par lui n'est-il pas de redonner à l'homme et de reconquérir pour lui les titres effacés d'une noblesse méconnue ? Malraux s'éprend de la belle et tragique aventure humaine, la court lui-même et dans chacune de ses œuvres la redit et nous en instruit.

"On peut aimer que le sens du mot *art*", dit-il dans sa préface au *Temps du Mépris*, "soit : tenter de donner

conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux." Oui, c'est bien cela ; et que m'importe dès lors si cela pourrait être mieux dit. Malraux n'a pas, ne cherche pas le style lapidaire. Il écrit à plume abattue ; et, comme souvent dans sa conversation, on s'essoufle un peu à le suivre. Et parfois sa phrase s'empêtre dans un trop abondant folsonnement d'images, de sensations, d'émotions et d'idées. Car peu nous importerait l'aventure humaine si la sensibilité la plus frémissante et l'intelligence la plus ouverte, la plus générale, la plus généreuse ne s'y trouvaient à la fois engagées. Malraux fait preuve sans cesse de cette sorte d'universalité dont, hier, Valéry nous donnait un prodigieux exemple. Et si, de ce dernier, j'écrivais que je l'imaginais aussi bien homme d'État ou de finance, grand diplomate, ingénieur ou médecin, et pensais qu'il aurait excellé dans ces domaines si divers aussi bien que dans celui des lettres, je le pense également de Malraux, et ne suis pas plus surpris de le voir assumant aujourd'hui d'importantes fonctions gouvernementales, qu'hier conducteur d'armée, aviateur, cinéaste ou leader révolutionnaire. A dire vrai, c'est devant une table de travail que je l'imagine le moins à son aise. Son génie le harcèle avec impatience : "Eh quoi ! ne peut-il manquer de se dire, tandis que j'écris, je pourrais vivre, agir... quelque nouveau danger m'attend quelque part..." et prendre vite en horreur cette absence de risque, ce repos, ce confort où pouvait œuvrer l'écrivain.

Je me souviens de son agitation subite, au cap d'Ail où j'étais allé passer près de lui quelques jours exquis (1), lorsque les journaux du matin rapportèrent les échos d'une nouvelle insurrection en Perse. Son travail passait aussitôt au second plan, cette *Lutte avec l'Ange* dont, la veille, il m'avait lu de larges morceaux ébauchés... "Et je pourrais y être !" C'est ce qu'il ne disait pas, qu'il n'avait pas besoin de dire, tant cette obsession talonnante se lisait dans son regard, dans ses traits aussitôt tendus, dans le frémissement de tout son être. Le voyant ainsi tourmenté, je songeais au mot de Henri IV à Crillon, ce qu'il devait se murmurer à lui-même : "Pends-toi, brave Malraux ; l'on a vaincu sans toi !"

Pour importante que soit son activité, c'est pourtant par ses livres que Malraux nous réjouit et nous touche ; et, par eux, encore il agit ; par eux, il prend prise sur nous, et nous exalte, et nous engage. Je les rouvre sou-

(1) En août 1941 : v. le *Journal* de Gide à la date du 21 août 1941 et les *Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 271.

vent et c'est toujours pour y puiser belles raisons d'aimer la vie ; et raisons de préférer à la vie le renoncement à la vie ; l'anoblissement de la vie dans l'offre et dans le sacrifice. Tandis que tant d'autres aujourd'hui s'ingénient à déprécier l'humanité, Malraux spontanément la magnifie et je pense que les jeunes lui en gardent, comme je fais, reconnaissance.

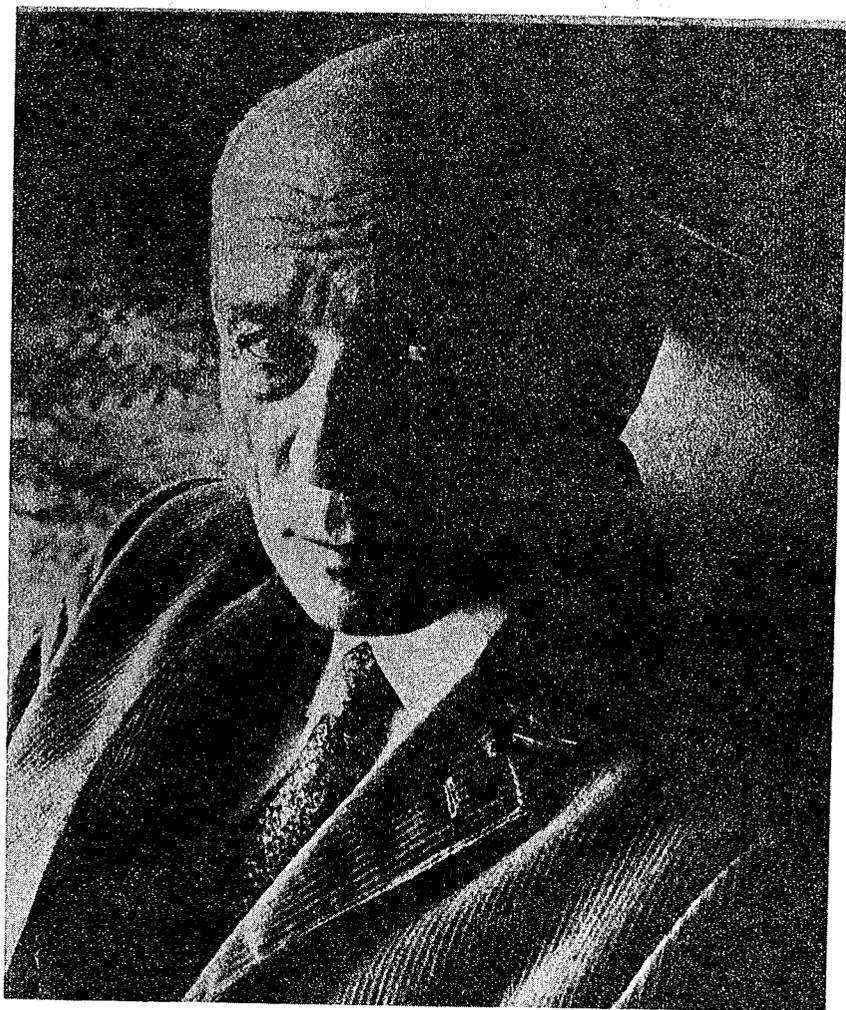
La littérature, avec lui, "entre dans le jeu ; jusque-là, sans doute avait-elle été dans la solitude" (1).

Ai-je tout dit ? Non : avec lui l'on se sent toujours en reste.

Mais si je ne parle pas de l'ami parfait qu'il sait être, c'est que cela n'appartient pas au public.

N. B. — Soyons exact : ce texte de Gide, après avoir paru dans *Terre des Hommes* du 1^{er} décembre 1945, a été republié, comme le signale la grande *Bibliographie* de Jacques Cotnam (n° 755), dans *Pages Françaises* de janvier 1946 (n° 9) puis dans *L'Espoir des Alpes* du 22 janvier 1949. D'autre part, Gaëtan PICON l'a partiellement reproduit dans l'appendice de son *Malraux par lui-même* (Ed. du Seuil, 1953, pp. 182-3).

(1) Cette phrase, que je cueille dans *L'Espoir*, page 164, ne s'applique, il est vrai, qu'à un des personnages ; mais peu importe, elle demeure valable et vraie ici. (Note de Gide).



JEAN DENOËL (1902-1976)

Le dernier BAAG était déjà à l'impression quand, dans la nuit du dimanche 3 au lundi 4 octobre, à Quiberon, notre ami Jean Denoël a été emporté par une crise cardiaque. Né le 29 juillet 1902, il était dans sa soixante-quinzième année, bien affaibli depuis de longs mois : déjà, il n'avait pu être présent à notre Assemblée générale de 1975. L'AAAG perd en lui, non seulement un vieil ami de Gide, qui était resté dévoué à sa mémoire comme il l'avait été à l'homme vivant — en rendant témoignage le Journal de celui-ci, les Cahiers de la Petite Dame, les lettres que le BAAG publiait voici cinq ans (n° 15, pp. 5-14, et n° 17, pp. 3-6)... —, mais quelqu'un qui, avec les qualités qu'il avait : chaleur humaine, serviabilité, et fidélité, tact, discrétion, modestie, a apporté à l'AAAG depuis sa fondation l'aide la plus précieuse et la plus efficace ; conseiller des Editions Gallimard — lié d'une vieille amitié à Gaston Gallimard, dont la mort l'affecta profondément —, il y était notre représentant, notre avocat d'une cause dont la légitimité n'y paraissait pas toujours immédiatement perçue...

Jean-Marie DUNOYER, dans *Le Monde* daté du 6 octobre 1976, lui a consacré un article d'une justesse de ton telle que nous tenons à le reproduire presque intégralement :

LE TÉMOIN DES PLUS GRANDS

Jean Denoël aura survécu moins d'un an à Gaston Gallimard, dont il fut longtemps le plus proche collaborateur. Collaborateur ? Ami plutôt, qui établit une sorte de pont entre l'éditeur et ses autres amis, les écrivains.

Il était né le 29 juillet 1902 près de Vannes. D'Afrique du Nord, où il résida d'abord pour sa carrière professionnelle, il entretenait déjà, dès 1925, une correspondance suivie avec les meilleurs écrivains de l'époque. Après la dernière guerre, vécue à Casablanca, où il anima de modestes publications, puis à Alger, où, de 1940 à 1944, il seconda Max-Pol Fouchet à la revue *Fontaine*, il se fixa définitivement à Paris. Il a été avant tout le témoin, le témoin par excellence, le témoin privilégié des plus grands. Un témoin qui n'était ni dilettante ni passif, mais vigilant. Il a peu témoigné par la parole — il n'a pratiquement rien écrit, et les courtes notices qu'il a signées sont volontairement sèches — mais il a té-

moigné par ses actes, toujours dictés par l'amitié. Car nul ne pourra contredire ses extraordinaires qualités de cœur, sa générosité, son désintéressement. Les documents, les objets précieux qu'il amassait, ou plus exactement qui venaient à lui, c'était pour les donner. Le conservateur du musée de Quimper, par exemple, en sait quelque chose.

C'est lui qui a fondé, avec M^{me} Florence Gould, le prix des Critiques, le prix Roger-Nimier (aujourd'hui disparu), le prix Max-Jacob. Il a assuré la publication des *Cahiers* d'André Gide et des *Cahiers* de Jean Cocteau (1). Il était l'exécuteur testamentaire de ces deux écrivains. En ce qui concerne Max Jacob, la mémoire de l'auteur du *Cornet à dés* n'a pas eu de meilleur défenseur. Elle lui doit à peu près tout. (...)

Témoin, avons-nous dit, en insistant sur sa gentillesse, sur son sens de l'amitié. Précisons : témoin qui tenait à rester toujours dans la coulisse, qui s'effaçait avec tant de modestie qu'on ne saura jamais tout ce que lui doivent les lettres contemporaines.

ANDRÉE VIÉNOT (1901-1976)

Moins de trois semaines après la mort de Jean Denoël, l'AAAG avait la tristesse d'un nouveau deuil : Andrée Viénot est morte subitement le 20 octobre. Elle était née à Dudelange, au Luxembourg, le 7 juin 1901, fille du grand industriel Emile Mayrisch et de sa femme née Aline de Saint-Hubert. Les liens de celle-ci avec la Petite Dame (qui écrivit pour elle ses "cahiers gris"), ceux d'Andrée Mayrisch, qu'on appelait affectueusement Schnouky, avec Elisabeth Van Rysselberghe, l'amitié d'André Gide avec "ceux de Colpach" sont bien connus. Elle avait été, dès le premier jour, membre de notre Société, et ni sa sympathie ni son obligeance ne nous ont jamais fait défaut. Cette femme, qui mit constamment toute son énergie — elle en avait beaucoup ! — au service de l'idéal généreux qui avait été celui de son mari Pierre Viénot, a joué un rôle social et politique important à Rocroi (dont elle fut maire et conseiller général durant vingt-cinq ans), au Parlement (où elle fut pendant six ans député des Ardennes) et au Gouvernement (secrétaire d'État à la jeunesse et aux sports dans les cabinets Bidault et Blum en 1946-47).

Notre ami Armand FABER, professeur à l'Institut Pédagogique de Walferdange, nous a communiqué l'"In Memoriam Andrée Viénot-Mayrisch" qu'il a publié dans le Donnerstag du 28 octobre et la "Lettre posthume à Andrée Pierre-Viénot" de Liliane THORN-PETIT parue dans Le Républicain lorrain du 30 octobre.

(1) En fait, Jean Denoël a fait plus qu'assurer la publication des *Cahiers* Jean Cocteau : il les dirigeait, les composait, et en avait la pleine responsabilité. Lui survivront-ils ?... (Note BAAG.)

**SIXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE L'ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

Le samedi 6 novembre 1976 s'est ouverte, à 15 heures, la sixième Assemblée générale ordinaire de l'AAAG, dans les salons de l'ancienne maison de Gide à la Villa Montmorency — grâce à l'hospitalité, cette fois encore généreusement offerte, de sa propriétaire actuelle, Mme Maurice BOUTTERIN.

Cinquante membres étaient présents : Mmes, Mlles et MM. Robert ALLAIN, André BERNE JOFFROY, Irène de BONSTETTEN, Georges A. BORIAS, Patrice BRASSIER, Philippe CARTON, Robert CATHERINE, Christine CHAUSSÉ, Jean CLAUDE, Georges-Paul COLLET, Roger DELAGE, Maurice DELARUE, Henri DOCQUIERT, Anne FELTHAM, Bertrand FILLAUDEAU, Jacqueline FLORY, André GONDOUIN, Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Anne HEURGON-DESJARDINS, Rozenn HOUSSAYE, Cécile JASINSKI, Lise JULES ROMAINS, André LAGRANGE, Brigitte LE PAGE, Édith LEYBOLD, Michèle MADINIER, Jean-Claude MANDELIER, Claude MARTIN, Bernard MÉTAYER, Jean-Georges MORGENTHALER, Anne-Marie MOULÈNES, Jacques NAVILLE, Pierre PLATEL, Jean QUEVAL, Betty RADFORD, Michel RAIMOND, Alain RIVIÈRE, Olivier RONY, Hélène RUFENACHT, Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Jean TIPY, Kathleen TODD, Édouard TREMAUD, Françoise UCLA, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, Marie-Thérèse VEYRENC, Bernard YON, Patrick YSCHARD et Michèle ZIGMANT.

Bien que le BAAG d'octobre, qui convoquait cette réunion, eût été envoyé avec un retard tel que seuls nos sociétaires résidant en France ou dans les pays immédiatement voisins purent envoyer à temps leurs délégations de pouvoirs, cent-vingt-neuf d'entre eux s'étaient fait représenter : Mmes, Mlles et MM. C. ABÈLES, C. ANGELET, V. ANTHEUNIS, M. ASENMACHER, F. BARRA, P. BEAUSIRE, M.-L. BERREWAERTS, A. BIÉLER, M.-T. BLACHON, R. BONNET, R. BOUISSOU, P. BOURGEOIS, G. BOUTET, A. BOUVERET, M. BRACONNIER, J. BRIGAUD, J. BRINON, C. BRUNARD, J. BUREAU, J.-M. CANONGE, F. CHAPON, J.-C. CHATONET, A. CHEVALLIER, N. CLERC, B. COCHERY, F. CORRE, M. CORVIN, M. DEBRANE, J.-Y. DEBREUILLE, M. DÉCAUDIN, P. DECLERCQ, Y. DEGANS, F. DESDOITILS, M. DI BIASE, G. DONCKIER de DONCEEL, J. DROUIN, B. DUCHATELET, M. DUGELET, C. DUSOLEIL, J. ECKHOUT, R. FAGE, L. FEYDEL, A. FONGARO, J. FOUÛÈRE, A. FREYMOND, Y. GABI, L. GAGNEBIN de BONIS, L.-J. GARCIN, N. GAS-

TAMBIDE, J. GAULMIER, R. GAURIAUD, W. GEERTS, R. GEORGES, R. GÉROFI, G. GLÉNET, F. GOULD, F. GROULT, G. GUALANDI, Y. GUIRRIEC, A.-F. d'HARCOURT, R. HÉRAL, J. HUBERSON, J. HURÉ, H. JORDAN, H. JOULIN, H. JOURDAN, R. JUMAUCOURT, M. KUNTZ, P. LAFILLE, M. LAGLEYZE-SCHVEITZER, J. LANSARD, J. LANSSADE, Y. LAPIE, Y.-G. LEBRUN, L. LE MOAN, P. LÉPINE, M. LEYMARIOS, M. LIOURE, R. MALLET, J. MARIÈRE, L. MARMIN, J.-M. MARQUIS, B. MARTINEAU, V. MARTIN-SCHMETS, P. MASSON, B. MATÉOS, R. MAURER, A. MÉNY, J.-L. MERLE, J. MILLOT, M. J. MINARD, J. MOGNETTI, M. MOULIGNEAU, J. MOULLART, D. MOUTOTE, P. NAVILLE, R.-G. NOBÉCOURT, J.-L. NOGET, É. NOULET, J.-M. PAISSE, A.-L. PASQUET, O. PÉRIER, J. PETITFRÈRE, C. du PLESSYS, P. POLLARD, A. POYLO, R. RICATTE, L. RICHARD, A. RICOQUE, J. ROMÉRO, H. ROUMIEU, C. RUMILLET, M. SAILLET, R. SAUCIER, G. SCHILLING, M. SCHLUMBERGER, J. SÉBIRE, C. SICARD, C.F. SUNIER, R. TALVA, R. THEIS, S. TUCCO-CHALA, O. VETTARD, G. VIDAL, P. VILLEDIEU, D. H. WALKER, G. YAMINE, la BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ d'ANVERS et la SOCIÉTÉ PAUL CLAUDEL.

Il y avait donc 179 votants. Feuille de présence et "bons pour pouvoir" ont été déposés dans les archives de l'Association.

Le Secrétaire général commence par informer l'assemblée que Mme Catherine GIDE, qui devait la présider, s'en trouve au dernier moment empêchée par un fâcheux et brusque accident de santé de son mari ; il présente les excuses d'un certain nombre de Membres, dont diverses causes expliquent l'absence — entre autres les vice-présidents Marcel ARLAND et Daniel MOUTOTE, nos amis François CHAPON et Michel DÉCAUDIN (celui-ci dirigeant au même moment le premier "Séminaire Apollinaire" de la saison), etc... Et il rend un bref mais chaleureux hommage à ceux qui nous ont quittés au cours de l'année écoulée : Gaston GALLIMARD, Gaëtan PICON, Jean DENOËL, Andrée VIÉNOT... Hélas ! Gide aurait eu 107 ans le 22 novembre prochain, et la mort a donc déjà beaucoup frappé dans les rangs de ceux qui ont connu et aimé celui qu'elle a emporté voilà plus d'un quart de siècle : depuis sa fondation, l'AAAG a déploré le décès de 31 de ses Membres.

... Mais l'œuvre et la figure de Gide restent pleinement vivantes et, si l'AAAG se réunit dans cette maison qu'il a quittée il y a cinquante ans (après l'avoir habitée durant vingt ans, d'*Amyntas* aux *Faux-Monnayeurs*), c'est précisément pour témoigner de cette vitalité, de cette présence, et pour la favoriser.

Bon bulletin de santé pour l'Association : la 804^{ème} adhésion a été enregistrée il y a quelques jours, et le "taux de fidélité" de nos Membres est exemplaire. Les publications ont du succès : les *Cahiers* n° 1 ont dû être réimprimés ; les *Cahiers* n° 2 et 3, actuellement épuisés, vont l'être ; des *Cahiers de la Petite Dame*, le premier tome a eu cinq tirages, le deuxième et le troisième deux... L'*Index Gide-Martin du Gard* de Susan Stout et l'*Essai de Bibliographie* de Jacques Cotnam sont épuisés. Le bilan de notre Trésorière montre d'ailleurs que la vente d'anciens BAAG, ainsi que celle de la collection consacrée à *La N.R.F.* représentent un poste important de

nos recettes.

Le Secrétaire général rappelle alors les éléments du bilan de notre exercice 1975 (publié dans le BAAG n° 29, p. 51), que l'Assemblée approuvera à l'unanimité des votants. Un feuillet est distribué aux sociétaires présents, qui confronte, pour notre budget 1976, le projet initial (BAAG, *ibid.*), sa réalisation au 30 septembre et, en fonction de celle-ci, le projet rectifié, qui laisse apparaître un solde positif de 28 281,78 F ; à partir de quoi, Cl. Martin expose un "projet de budget pour 1977" présentant un solde positif de 4 781,78 F (1). Il souligne que non seulement ce budget 1977 sera équilibré, mais que, pour la première fois depuis 1969, l'AAAG sera, en 1977, "à jour", le retard des publications annuelles (et, par conséquent, des dépenses les concernant) étant comblé puisque, d'ici mars, auront paru les *Cahiers André Gide* 7 (tome IV et dernier des *Cahiers de La Petite Dame*), notre publication 1975, et *La Maturité d'André Gide*, notre publication "double" pour 1976 et 1977.

Cet heureux résultat a été obtenu grâce à la fidélité de nos adhérents, à la générosité avec laquelle certains "arrondissent" leur cotisation, au don important d'un de nos Membres de Genève, M. Alexandre Birmelé (v. BAAG n° 32, p. 75), à la politique d'économies (souvent "de bouts de chandelles"...) du Secrétaire et de la Trésorière, aux subventions du Centre National des Lettres — mais aussi et surtout à l'aide considérable de l'Université Lyon II (UER des Lettres et Civilisations classiques et modernes) qui, par le biais du Centre d'Études Gidiennes, finance intégralement la fabrication du BAAG, en partie celle de la collection consacrée à *La N.R.F.*, et prend en charge une part notable des frais postaux. Cl. Martin renouvelle ici publiquement les remerciements de l'AAAG au Directeur de l'UER, le Doyen Jean-René DERRÉ (membre de l'AAAG), qui a constamment soutenu la cause du Centre d'Études Gidiennes depuis sa fondation en 1972 (2).

Mais il n'est pas sûr que cette aide puisse nous être indéfiniment assurée, ou du moins à ce niveau ; et peut-être, dès 1977, vu

(1) On trouvera plus loin les tableaux présentant le bilan réel de notre exercice 1976, les comptes ayant été arrêtés par la Trésorière au 31 décembre, et le "Projet de budget pour 1977". Ces comptes devront naturellement être approuvés au cours de notre prochaine Assemblée générale.

(2) En contrepartie de l'aide qui lui est ainsi consentie par l'Université, l'AAAG s'est engagée à enrichir le plus possible la *Bibliothèque* du Centre d'Études Gidiennes : elle ne peut le faire que par les dons de ses Membres. Aussi le Secrétaire général prie-t-il instamment tous nos Membres de lui envoyer tous les livres, tirés à part, découpages, documents divers (de Gide, concernant Gide, son milieu littéraire...) dont ils voudraient bien se dessaisir en faveur de cette "Bibliothèque André Gide".

la hausse générale des coûts (et l'augmentation du nombre de pages du BAAG, qui a maintenant régulièrement plus de 80 pages) et la restriction des crédits universitaires, l'AAAG aura-t-elle à prendre partiellement en charge la fabrication du BAAG. C'est pourquoi, en attendant quelque généreux mécène..., il est souhaitable de relever légèrement, pour 1977, le taux de nos cotisations : de 45 à 50 F celle des Membres titulaires, de 100 à 120 F celle des Membres fondateurs, de 30 à 35 F celle des Membres étudiants. Après discussion, l'Assemblée approuvera la première et la troisième de ces propositions, préférant que la cotisation des Membres fondateurs reste fixée à 100 F, mais à 100 F *minimum*, le "dépassement" étant laissé à l'appréciation des... intéressés.

Abordant son "rapport d'activité", le Secrétaire général remarque que, cette année encore, les réalisations de l'AAAG auront été des publications — et il regrette que le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Gide n'ait pu être mieux marqué que par les émissions diffusées par France-Culture... Mais le temps lui a manqué pour songer à organiser d'autres choses, et, d'ailleurs, tant pour une exposition que pour un colloque, les manifestations précédentes du même ordre n'étaient-elles pas encore trop proches ? Il demande à l'Assemblée de lui faire part des manifestations qu'elle désirerait voir réalisées, et surtout fait appel pour cela aux initiatives et aux bonnes volontés (1)...

Une excursion à Cuverville avait été prévue et organisée pour le 12 juin — mais le tragique événement du 14 mai l'a fait annuler. Mme de BONSTETTEN, Trésorière, compte réaliser le projet au printemps 1977 : tous détails pratiques seront donnés dans le BAAG d'avril. Un de nos Membres résidant au Japon, M. Jean DEMANGE, tient au courant le Secrétaire général de ses démarches en vue de l'organisation d'un colloque dans ce pays, où l'on sait que l'audience de Gide est large et ancienne.

En 1976, l'AAAG aura publié — et ses Membres auront reçu — le n° 6 des *Cahiers André Gide* (tome III des *Cahiers de la Petite Dame*) et le quatrième volume du *Bulletin des Amis d'André Gide* (n° 29 à 32, soit 338 pages, dont on se plaît à considérer que la matière va en s'enrichissant...). Le Centre d'Etudes Gidiennes a publié le troisième fascicule de sa collection consacrée à *La N.R.F.* (volume de 248 pages : tables et index de la période 1925-1934), et le quatrième (période 1935-1940) va être remis à l'impression : avec le volume 1908-1914, la collection 1908-1943 sera complète au printemps 1977. Aux *Lettres Modernes* est paru au début de l'année le vol. 5 de la série *André Gide* : "Sur *Les Faux-Monnayeurs*". D'autre part, 1976 aura vu paraître — sans compter des centaines d'articles ! — les *Correspondances* de Gide avec *Albert Mockel* (chez Droz, en janvier) et avec *Henri Ghéon* (chez Gallimard, en mai), ainsi que les gros li-

(1) Une soirée sur "Gide et la musique", un débat sur "Gide, Copeau et le théâtre" ont été suggérés au cours de la discussion.

vres de M^{mes} Marie-Thérèse VEYRENC (*Genèse d'un Style : la Phrase d'André Gide dans "Les Nourritures terrestres"*, Nizet), Martine MAISANI-LÉONARD (*André Gide ou l'Ironie de l'écriture*, Presses de l'Université de Montréal), et Béatrice DIDIER (*Gide et Du Bos : Un Dialogue à distance*, Desclée de Brouwer).

Sont annoncés : pour décembre, la *Correspondance André Gide - Jules Romains* (Flammarion) ; pour février, *La Maturité d'André Gide*, publication AAAG pour 1976-77 (Klincksieck) ; pour mars, les *Cahiers André Gide 7* (dernier tome des *Cahiers de la Petite Dame*), publication AAAG pour 1975 (Gallimard) ; puis, aux *Lettres Modernes*, dans le courant de l'année, le vol. 6 de la série *André Gide* ("Le Romancier"), le vol. 4 des *Archives André Gide* (*Job, Pierre, Paul et Michel : L'intertextualité de la lecture dans "L'Immoraliste"*, par W. Andrew OLIVER), et, dans la *Bibliothèque André Gide*, les vol. 5 (*André Gide : Perspectives contemporaines*, actes du Colloque de Toronto) et 6 (*André Gide et la Part du Diable*, par George STRAUSS). Les *Cahiers André Gide* n° 8, publication AAAG pour 1978, paraîtront en janvier de cette année-là : ce sera la *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche*, éditée par Georges-Paul COLLET.

Et, en 1977, verrons-nous ENFIN paraître l'ouvrage d'Auguste ANGLÈS : *André Gide et le premier groupe de la N.R.F.*, dont on ne s'explique pas pourquoi l'Éditeur le laisse "en souffrance" depuis quelque trois années ? Nous l'espérons vivement...

Le BAAG publiera dans sa première livraison de 1977 la *Correspondance* complète André Gide - Waldo Frank, et prépare, pour les centenaires de Jean Schlumberger et de Henri Vandeputte qui tomberont cette année, des "numéros spéciaux" ; il est aussi envisagé d'y publier la correspondance d'André Gide avec le Comte Harry Kessler, présentée par David STEEL. Le Secrétaire général pose la question des langues étrangères (anglais, allemand et italien jusqu'ici) dans lesquelles des articles des "Dossiers de presse" ont été et seront encore, naturellement, reproduits, — certains de nos Membres ayant souhaité qu'ils fussent traduits en français. Au terme d'une courte discussion, il est décidé que ces textes seront désormais accompagnés de leur résumé en français. D'autre part, pour éviter la monotonie, plusieurs dossiers de presse seront dorénavant menés de front, chaque numéro du BAAG ne contenant qu'un article, deux au maximum, sur la même œuvre de Gide.

En terminant, Cl. Martin évoque les travaux en cours des divers chercheurs, et aussi ceux qui, achevés, attendent de trouver un éditeur ; il évoque la possibilité de certaines éditions en offset dans le cadre du Centre d'Études Gidiennes : ainsi l'édition critique de *Proserpine* et de *Perséphone*, procurée par notre ami londonien Patrick POLLARD. Une fois de plus, le Secrétaire général énumère les très nombreuses correspondances gidiennes dont la publication est projetée et auxquelles travaillent des spécialistes de divers pays — le dernier projet recensé étant la *Correspondance André Gide - Jean Paulhan*, annoncée par notre ami Frédéric GROVER, de Vancouver.

Après l'approbation à mains levées des rapports de la Trésorière et du Secrétaire général, celui-ci déclare close la sixième Assemblée générale annuelle de l'AAAG, donne rendez-vous à l'année prochaine à tous nos amis, et laisse la parole à notre chère Anne HEURGON-DESJARDINS qui, aidée de sa fille Catherine PEYROU, commente avec brio, humour et émotion, pour le plus vif plaisir de toute l'assistance, la projection d'une série de diapositives évoquant les Décades de Pontigny.

BILAN DE L'EXERCICE 1976

| | |
|--|-------------|
| Solde disponible au 31 décembre 1975 (BAAG n° 29, p. 51) | 38 011,31 F |
| Cotisations | 49 870,78 F |
| Vente de <i>Cahiers</i> | 4 118,00 F |
| Vente de <i>Bulletins</i> | 1 761,38 F |
| Vente de la série <i>La N.R.F.</i> | 3 459,53 F |
| Subvention du Centre National des Lettres | 1 500,00 F |
| Intérêts 1975 du Livret de Caisse d'Épargne | 1 465,00 F |
| Don de M. Birmelé | 1 000,00 F |
| Divers | 724,90 F |

Total des RECETTES 101 910,90 F

| | |
|---|-------------|
| Frais de secrétariat | 2 131,33 F |
| Frais de trésorerie | 939,00 F |
| Frais divers | 1 684,55 F |
| Participation aux frais de fabrication de la série <i>NRF</i> | 1 700,00 F |
| Facture Éditions Gallimard (<i>Cahiers André Gide</i> 6, 1974) | 22 800,00 F |

Total des DÉPENSES 29 254,88 F

| | |
|--|-------------|
| Solde disponible au 31 décembre 1976 | 72 656,02 F |
| se décomposant ainsi : Livret Caisse d'Épargne | 56 178,00 F |
| Compte B.N.P. | 8 950,55 F |
| Compte courant postal | 6 284,64 F |
| Caisse | 1 242,83 F |

PROJET DE BUDGET POUR 1977

| | | | |
|------------------------------------|----------------------------|-------------------------------------|-------------|
| Solde disp. au 1.1.77. 72 656,02 F | <i>Cahiers</i> ? | 23 000,00 F | |
| Cotisations | 13 343,98 F | <i>La Maturité d'A.G.</i> | 65 000,00 F |
| Vente de public. | 6 000,00 F | Série <i>La N.R.F.</i> | 3 000,00 F |
| Intérêts C. d'Épargne. | 2 000,00 F | Frais secrétariat | 3 000,00 F |
| Suvention C.N.L. | 1 500,00 F | Frais trésorerie. | 1 500,00 F |

95 500,00 F

95 500,00 F

CHRONIQUE
BIBLIOGRAPHIQUE

LETTRES INÉDITES

En décembre est paru le n° 1 des *Cahiers Jules Romains* (Paris : Flammarion, 1 vol. 20,5 x 14 cm de 249 pp., ach. d'impr. 19 nov. 1976) : Claude MARTIN, *Correspondance André Gide - Jules Romains : L'Individu et l'Unanime*, avec une présentation de Jean d'ORMESSON. Replacées dans leur plus large contexte et accompagnées de nombreux documents rares ou inédits, on y lira les vingt-huit lettres échangées entre les deux écrivains entre 1908 et 46.

La Nouvelle Revue Française a consacré son numéro spécial d'octobre (n° 226, 256 pp., 37 F) à un ensemble de "Cent dix-huit lettres inédites", qui vont de 1912 (lettre d'André Suarès à Marie Dormoy) à 1976 ("Lettre sur la Lettre" de Roger Judrin). On y lira, pp. 131-6, trois lettres inédites d'André Gide à Anne Heurgon, de 1945 (des 16 mars, 8 mai et 25-27 mai). Anne HEURGON-DES-JARDINS a d'autre part publié deux autres des lettres qu'elle avait reçues de Gide dans le volume des actes du colloque de Cerisy, *Permanence de Charles Du Bos* (v. plus loin la rubrique "A travers les livres"), pp. 215-6 (lettre d'octobre 1950) et 218 (lettre de 1948).

Dans le livre que le petit-fils du poète, Henry de PAYSAC, vient de publier sur *Francis Vielé-Griffin, poète symboliste et citoyen américain* (Paris : Nizet, 1976, 1 vol. 23 x 14 cm de 287 pp., ach. d'impr. octobre 1976, 40,50 F), Gide apparaît, bien sûr, à de nombreuses reprises (cf. index p. 280) ; une lettre de lui à Griffin, jusqu'ici inédite, y est publiée p. 182 (lettre non datée, de la fin de février 1900).

La Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet vient de publier un splendide catalogue pour présenter un choix représentatif des documents faisant partie des collections qui lui ont été léguées par Natalie Barney : *Autour de Natalie Clifford Barney*, recueil établi sous la direc-

tion de Georges BLIN par François CHAPON, Nicole PRÉVOT et Richard SIEBURTH (un vol. illustré 27 x 18,5 cm de 95 pp., ach. d'impr. 24 déc. 1976). Sous le n° 39, on y lit la description de 9 lettres autographes et d'un fragment de lettre dactylographié de Gide à Natalie Barney (28 déc. 1920 — 12 déc. 1950), ainsi que de deux minutes autographes de lettres de Natalie Barney à Gide et d'une lettre autographe de Louise Guieysse-Bréal à Gide.

Signalons enfin un petit volume, paru en édition privée en 1973 et tiré à peu d'exemplaires : Jeanne de BEAUFORT, *Quelques nuits, quelques aubes* (Madrid : s.n.e., 1973, 1 vol. 17,5 x 15,5 cm de 79 pp.) : ce sont des souvenirs de M^{me} Jeanne d'Etchevers, qui collabora en 1916 avec Gide au "Foyer Franco-Belge" ; souvenirs très vivants, fort gracieusement écrits, et dont le premier chapitre : "Monsieur Gide et les années 16" est illustré par la reproduction de trois lettres inédites de Gide à l'auteur. La fille de cette dernière, M^{lle} Jacqueline Darricarrere d'Etchevers, a bien voulu mettre à la disposition des "Amis d'André Gide" les quelques exemplaires qui lui restent de ce précieux petit livre : aux premiers qui nous en feront la demande, le Secrétaire général de l'Association l'enverra contre règlement à la commande de la somme de 16 F (par chèque libellé à l'ordre de l'AAAG).

TRADUCTIONS

Nous avons reçu un exemplaire justificatif de deux nouvelles éditions d'œuvres de Gide parues en Italie :

ANDRÉ GIDE. *LA SEQUESTRATA DI POITIERS*. Traduzione di GISELE BARTOLI. Milano : Adelphi Edizioni ("Piccola Biblioteca Adelphi", 38), 1976. (Vol. br., 18 x 10,5 cm, 108 pp., L. 1.800.)

Traduction italienne de *La Séquestrée de Poitiers*, ach. d'impr. en avril 1976, avec 8 pp. d'illustrations hors-texte.

ANDRÉ GIDE. *SE IL SEME NON MUORE*. Traduzione di GARI-BALDO MARUSSI. Introduzione di Roberto Cantini. Milano : Valentino Bompiani & Arnoldo Mondadori ("Oscar Mondadori", 631), 1975. (Vol. br., 18,5 x 11 cm, X-262 pp., L. 1.400.)

Traduction italienne de *Si le grain ne meurt*, ach. d'impr. en sept. 1975 (public. hebdomadaire, 23 sept. 1975). "Introduzione", pp. V-X.

Nous avons d'autre part appris que la Diogenes Verlag de Zürich, qui publiera en 1977 les premiers volumes des œuvres complètes de Georges Simenon traduites en allemand, va y inclure la Correspondance échangée entre André Gide et le grand romancier belge, telle qu'elle a paru en

1973 dans l'ouvrage publié chez Plon (v. BAAG N° 21, p. 55).

LIVRES SUR GIDE

Marie-Thérèse VEYRENC, *Genèse d'un Style : La Phrase d'André Gide dans "Les Nourritures terrestres"* (Paris : Nizet, 1976, 1 vol. br. 23 x 14 cm de 432 pp.). Parue en juin dernier, édition de la thèse pour le doctorat d'État ès Lettres soutenue par l'auteur en Sorbonne le 28 avril 1973 (v. BAAG n° 19, p. 57).

Martine MAISANI-LÉONARD, *André Gide ou l'Ironie de l'écriture* (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 1 vol. br. 21,5 x 14 cm de 273 pp., ach. d'impr. 9 sept. 1976, prix en France : 89,35 F).

Béatrice DIDIER, *Un Dialogue à distance : Gide et Du Bos*. Préface de Jean MOUTON (Paris : Desclée de Brouwer, 1976, 1 vol. br. 21,5 x 14 cm de 256 pp., ach. d'impr. 22 sept. 1976, 54 F).

La thèse (D. Phil.) qu'a soutenue à Oxford Mrs. Ruth S. SCHUBERT, *Imagery in the Literary Work of André Gide*, peut maintenant être consultée à la Bodleian Library, à Oxford.

Le 2 juillet dernier, Mr. David H. WALKER a soutenu avec succès, devant l'Université de Liverpool, la thèse qu'il avait préparée sous la direction de W. D. Wilson et Fr. J.-L. Mouret : *"Les Nourritures terrestres" : œuvre lyrique* (1 vol. dactyl., VI-864 pp.). Nous en publierons l'analyse dans le prochain BAAG.

On annonce la prochaine publication de la thèse que M^{me} Marie-José SCHNEIDER-BALLOUHEY a soutenue en 1975 devant la Eberhard-Karls-Universität de Tübingen, pour le doctorat en Philosophie, sous le titre : *L'Ironie dans les œuvres romanesques d'André Gide*.

À TRAVERS LES LIVRES

A l'initiative de notre ami Alain Rivière, les Éditions Gallimard viennent de rééditer la *Correspondance Marcel Proust - Jacques Rivière 1914-1922* (1 vol. br. 23 x 14 cm de 359 pp., 59 F) — édition augmentée et corrigée : à la préface que Philip KOLB avait écrite pour la première édition (Plon, 1955) s'en ajoute une autre, de Jean MOUTON ; sept lettres inédites de Proust et cinq lettres inédites de Rivière portent à 205 le nombre des pièces de cette très importante Correspondance (où le nom de Gide se rencontre plus de vingt fois).

Notre ami Michel RAIMOND, professeur à la Sorbonne

(qui nous avait donné en 1971, chez Garnier, *Les Critiques de notre temps et Gide*), publie le premier tome d'un ouvrage qui en comportera trois, consacré au Roman contemporain : *Le Signe des temps* (Paris : S.E.D.E.S., 1976, 1 vol. br. 24 x 16 cm de 288 pp.). On y lit sept études, sur Proust, Gide, Bernanos, Mauriac, Céline, Malraux et Aragon ; aux pp. 105-23, intitulées "André Gide, *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs*", on trouvera trois textes : "Gide et la conquête d'un public", "*Paludes*" et "*Les Faux-Monnayeurs*" (dont le deuxième est la version remaniée d'un article paru dans le numéro "André Gide" de l'*Australian Journal of French Studies*, en 1970 — v. le BAAG n° 9, p. 9). Gide est d'autre part cité une dizaine de fois dans le reste du livre (cf. index p. 282).

Les *Cahiers François Mauriac* n° 4 (Paris : Grasset, 1976, 1 vol. br. 20,5 x 13 cm de 335 pp.) publient les actes du Colloque organisé à la Sorbonne en octobre 1975 par l'Association parisienne des Amis de François Mauriac. Entre vingt-deux autres communications, on y lit le texte, pp. 232-48, de celle de Maurice MAUCUER : "Mauriac et Gide ou une 'amitié armée'". On sait que Maurice MAUCUER publia en 1969 un petit livre intitulé *Gide, l'indécision passionnée* (v. BAAG n° 4, p. 10).

En même temps que le livre de Béatrice Didier signalé plus haut, les Éditions Desclée de Brouwer ont publié deux autres livres sur Charles Du Bos où il est longuement question de Gide : de Michèle LELEU, *Charles Du Bos. Approximation et certitude* (1 vol. br. 21,5 x 14 cm de 312 pp., ach. d'impr. 30 sept. 1976, 58 F) et *Permanence de Charles Du Bos*, recueil des actes du colloque organisé au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle en juillet 1972 sous la direction de Georges POULET, Michèle LELEU et Jean MOUTON (1 vol. br. 21,5 x 14 cm de 317 pp., ach. d'impr. 30 sept. 1976, 58 F). Dans ce dernier volume, ...a quatrième partie contient, sous le titre "Le Dialogue avec André Gide", les communications d'Anne HEURGON-DES-JARDINS, "Grandeur et misère de Charles Du Bos" (pp. 215-28) et celle (condensée) de Michèle LELEU, "La genèse du Dialogue avec André Gide" (pp. 229-47), suivies du compte rendu de la discussion (pp. 248-56). Le livre de Michèle LELEU, lui, rassemble les trois seuls chapitres qu'elle ait pu rédiger avant sa mort (le 5 juin 1975 : elle avait cinquante-cinq ans) du grand livre qu'elle préparait depuis des années sur Du Bos, et trois autres études, dont sa "Genèse du Dialogue avec André Gide" : pages très fouillées, très documentées (grâce notamment aux extraits inédits des *Cahiers de la Petite Dame* qui, réservés pour une publication séparée — v. les *Cahiers André Gide* n° 4, p. XIII de l'avant-propos —, lui avaient été communi-

qués).

On lira plusieurs passages concernant Gide dans le cinquième volume des mémoires de Clara MALRAUX, *Le Bruit de nos pas : La Fin et Le Commencement* (Paris : Grasset, 1976, 1 vol. br. 19 x 12 cm de 233 pp., 29 F), qui évoque les années 1936 à 1944. Et notamment les pages 151-162, où le témoignage de l'auteur ne laisse toutefois pas de surprendre...

Il nous faudrait enfin parler du livre posthume d'Emmanuel BERL, *Interrogatoire par Patrick Modiano* (Paris : Gallimard, coll. "Témoins", 1976, 1 vol. br. 22 x 15 cm de 207 pp., ach. d'impr. 21 oct. 1976), où Gide est présent en plusieurs pages, surtout aux pp. 21, 30, 37, 48-50, 71 et 120-3. Des extraits de cette longue interview avaient d'ailleurs paru dans *Le Nouvel Observateur* du 11/17 octobre 1976 (n° 622, pp. 84-130) et ce qu'on y avait pu lire sur "l'antisémitisme de Gide" avait indigné plusieurs de nos Amis. Mais il ne suffit pas de protester et de dénoncer les mensonges : il faut prouver, produire des textes et les éclairer ; ce que nous ferons dans le prochain BAAG, où nous promettons à nos lecteurs une mise au point précise sur "les citations de Monsieur Berl".

DANS LES REVUES ET LES JOURNAUX

Études

Pierre PETIT (professeur à l'Université du Cap et secrétaire de l'Association des Études françaises en Afrique australe) : "L'Eau, structure fondamentale de l'imagination gidienne. Essai d'analyse bachelardienne de *L'Immoraliste*", *French Studies in Southern Africa*, n° 5, 1976, pp. 64-70.

Daniel MOUTOTE : "Dostoïevski et Gide", *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, tome LXXVI n° 5, septembre-octobre 1976, pp. 768-93. (Sur ce sujet souvent abordé, enfin l'étude précise et approfondie que l'on attendait...)

Dennis DRUMMOND (Université de Nouvelle-Angleterre en Australie) : "Une influence stendhalienne sur *La Porte étroite* d'André Gide", *Stendhal-Club*, 1976, pp. 148-57.

Comptes rendus

Peter FAWCETT, "The Sense of Style", *The Times Literary Supplement*, 17 septembre 1976. (Sur le tome III des *Cahiers de la Petite Dame*).

Claude MAURIAC, "Le plus joyeux compagnon", *Le Figaro*, 31 juillet 1976. (Sur la *Correspondance Gide-Ghéon*).

Auguste ANGLÈS, "Gide - Ghéon : Quarante ans de correspondance", *La Quinzaine littéraire*, n° 241, 1/15 octobre 1976, pp. 14-5.

François CHAPON, sur la *Bibliographie chronologique des Œuvres d'André Gide* de Jacques Cotnam, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1976, pp. 195-7.

Une interview

Sous le titre "Louis Guilloux : le peuple au cœur", *Politique-Hebdo* du 25/31 octobre 1976 (n° 242, pp. 37-8) a publié une interview de l'auteur du *Sang noir* accordée à Hervé Hamon. En voici un passage :

P.H. — En 33-34, vous attaquez *Le Sang noir*.

L.G. — Avec, devant les yeux, la montée de l'hitlérisme et la commune d'Oviedo. C'était l'époque où, autour de St-Brieuc, on vendait un paysan pour une prime d'assurance non payée : on lui prenait son cheval, sa charrue, tout, quoi... (...) J'écrivais *Le Sang noir* dans l'enthousiasme, j'y dénonçais tout ce que je refusais, et qui était la société bourgeoise au paroxysme de l'infection dans la guerre. L'action du livre se déroule en un jour, et c'est — pas par hasard — un jour de 1917. Cripure, alias Georges Palante, personnage cultivé, sensible (socialiste à ses débuts), mais rejeté de partout bien que participant d'une culture dont il avait, lui, le droit de se réclamer, c'était pour moi "l'homme de la fin" auquel allait succéder un homme nouveau — et je pensais, bien sûr, à la Russie révolutionnaire. J'avais l'intention d'écrire un deuxième bouquin, qui aurait fait pendant. Mais j'y suis allé, en Russie.

P.H. — C'est le fameux voyage avec Gide, au nom des écrivains antifascistes dont vous êtes le secrétaire — auréolé de la gloire du *Sang noir* qui vous vaut, entre autres, l'amitié de Chamson et de Malraux.

L.G. — C'est cela. Je me souviens, avec une intensité extraordinaire, de ce meeting à la Mutualité, en juin 35, où Pasternak et Alexis Tolstoï conduisaient la délégation soviétique. Toute la salle est debout et Pasternak, effaré, les mains cramponnées à la table, Pasternak qui, disions-nous, "trouvait le moyen de ressembler à l'Arabe et à son cheval", Pasternak s'envole : "Camarades, la poésie est dans l'herbe". Il développe le thème, pas très longtemps, et ses dernières paroles me sont restées pour toujours en mémoire : "Camarades, maintenant, il faut faire quelque chose pour rendre la vie plus légère"... En URSS, c'est tout autre chose que nous avons trouvé. Gide, je crois, était contre d'avance. Mais moi, je suis un peu naïf. Je suis tombé des nues quand j'ai appris à Moscou (l'assassinat de Kirov ne datait que de deux ans) que sévissaient les procès. Quels procès ? On n'en savait guère l'ampleur. Mais les confidences que nous recueillions étaient terribles. Le compte rendu de voyage de Gide, à notre retour, a fait scandale. On m'a même demandé d'é-

crire contre lui.

P.H. — Qui ?

L.G. — Aragon, parbleu ! J'ai refusé.

AUTOGRAPHES

Dans le catalogue d'une grande vente organisée à Londres chez Sotheby's les 8 et 9 novembre 1976 (communiqué par notre ami Peter C. Hoy, d'Oxford), sous le n° 380 :

GIDE (André, 1869-1951, French writer), A.L.S., 2 pages, 4to, Cuverville, 14 November 1926, to his "cher ami" Charles Du Bos, explaining that following their passionate discussion he has had to reconsider his ideas on Musset after re-reading *Mattresse* (...), thanking his friend for his help in remedying "en moi l'injustice" and asking him to readdress the enclosed envelope to Mademoiselle "C." to thank her for the photographs. — Published in *Lettres de Charles Du Bos et Réponses de André Gide*, Paris, 1950, p. 109.

Dans le catalogue *XIX-XXe Siècles : Autographes et manuscrits, livres, revues, documents, photographies, dessins, affiches*, diffusé fin novembre 1976 par la Librairie Robert D. Valette (Paris) :

27. GIDE (André), *Arden de Feversham*, traduit par André Gide. Manuscrit autographe, 40 pages (31,5 x 24,5), montées sur onglets, maroquin janséniste gris (Mercier).

5000 F.

Texte complet (imprimé et manuscrit) de la traduction de cette pièce élizabéthaine (longtemps attribuée à Shakespeare, puis à Marlowe ou encore à Thomas Kyd) tel que le laissa Gide, à sa mort, c'est-à-dire l'acte I, l'acte II et la scène V de l'acte III. — Pour en permettre la lecture, le volume, très soigneusement composé et relié, est fait de 16 pages de *La N.R.F.* (1950) où l'on précise que cette traduction de l'acte I et de la scène V de l'acte III parut pour la première fois dans *Les Cahiers du Sud* (en juin-juillet 1933) et de 40 pages manuscrites, qui sont des reprises et changements apportés à la première traduction de l'acte I, et à la traduction de l'acte II. C'est un manuscrit de travail, chargé de corrections et de ratures. A deux reprises, dans *Ainsi soit-il* (Pléiade, 1169 et 1178), Gide note la satisfaction que lui vaut ce travail difficile, entrepris à la demande de Jean-Louis Barrault.

(A l'initiative de MM. J.-R. Derré et Cl. Martin, ce manuscrit a été acquis par l'Université Lyon II, où il fera l'objet d'un travail dans le cadre du Centre d'Études Giardiennes.)

Relevons dans le même catalogue (n° 154) un exemplai-

re de l'édition Perrin des *Cahiers d'André Walter* avec une dédicace autographe : "à Monsieur Montorgueil / Hommage de l'auteur / A.W." (relié maroquin janséniste brun, tranches dorées, couv. et dos cons., étui, E. Jarrigeon, 2000 F).

voir page 91 des
COMPLÉMENTS
à cette
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

UN BILLET INÉDIT D'ANDRÉ GIDE À MADAME JEANNE DE BEAUFORT

22 Sept.

Cabris
près Grasse
Alpes Maritimes.

Comment ! Si je me souviens de vous ?! Assez certes pour être très ému par les nouvelles que vous me donnez de l'accident de votre fille. Que de vœux pour son prompt rétablissement ! Veuillez, à l'occasion, le lui dire.

Madame Théo Van Rysselberghe, près de qui je suis en ce moment, me charge pour vous de ses affectueux souvenirs.

Inoubliusement

André Gide.

Carte postale adressée à Madame Jeanne de Beaufort, Hôpital-Hospice d'Orléans, Bureau de l'Hôtel-Dieu, Orléans, adresse biffée et remplacée par à St-Léger-Bridereix, Creuse, cachet postal d'Agay, Var, du 23-9-39 (coll. M^{lle} Jacqueline Darricarrere d'Etchevers) : réponse à une lettre où M^{me} de Beaufort apprenait à Gide que sa fille venait d'être victime d'un accident de chemin de fer et qu'on l'avait retrouvée serrant contre elle un exemplaire de son *Journal*...

(V. supra p. 81.)

MARIE-THÉRÈSE VEYRENC

GENÈSE D'UN STYLE

LA PHRASE D'ANDRÉ GIDE
DANS *LES NOURRITURES TERRESTRES*

Comme l'indique son double titre, le présent ouvrage constitue à la fois une recherche de méthode applicable aux études de stylistique générale et une expérimentation particulière de cette méthode dans un domaine limité.

On veut démontrer que les formes syntaxiques et stylistiques qui caractérisent un type d'écriture original s'expliquent par des opérations de transformation appliquées à des structures communes et banales. C'est ainsi que Gide a su, dans *Les Nourritures terrestres*, varier, moduler et amplifier l'organisation binaire de la phrase-maxime pour en tirer les réalisations de la phrase-fugue et de la phrase-contrepoint (1^e partie).

D'autre part, sur la base de la phrase-apostrophe, désématisée et désactualisée, Gide élabore la phrase nominale impressionniste, dénommée "archiphrase" : c'est ici le matériau essentiel des "couplets en prose", où s'affirme le goût d'une expérience à la fois rythmique et musicale (2^e partie).

Enfin, une utilisation avisée des figures de rhétorique amène l'écrivain à distendre le cadre de sa phrase tout en contractant les parties constituantes : de là les formes les plus personnelles, analysées sous les rubriques de "structures universes", "structures transverses", "structures converses", "structures rétroverses" ; leur agencement ouvrage donne aux "variations bibliques", aux "variations profanes" et aux "variations sur le thème du désert" le profil caractéristique qui est celui de l'"hyperphrase" gidienne (3^e partie).

On cherche à définir, en conclusion, l'archétype commun d'où procèdent les réalisations les plus originales de la phrase d'André Gide dans *Les Nourritures terrestres*, et on établit un rapport entre la structure de cet archétype et le procédé héraldique de la mise en abyme.

Un vol. in-8° de 432 p., disponible à la Librairie A.G. NIZET,
3 bis, place de la Sorbonne, 75005 Paris, au prix de 64,20 F.

VARIA

● HÉLÈNE DROUIN (1903-1977) ● Nous avons appris le décès, survenu à Paris le 7 janvier, de M^{me} Dominique Drouin née Hélène Bigle, âgée de soixante-treize ans ; elle a été inhumée à Cuverville le 12 janvier. A toute la famille de celle qui fut la seconde épouse du neveu et filleul d'André Gide (après avoir été elle-même veuve du Comte de Maistre), l'AAAG présente ses sincères condoléances.

● UMBERTO CAMPAGNOLO (1904-1976) ● Le professeur Umberto Campagnolo, secrétaire général (et fondateur) de la Société Européenne de Culture (qui a son siège à Venise et pour langue le français), est mort à Venise le 26 septembre dernier ; il était né à Este (province de Padoue) le 25 mars 1904. Philosophe de l'histoire, homme du dialogue et de la fraternité universelle, Campagnolo fut le destinataire, rappelons-le, de la dernière lettre écrite par Gide actuellement connue : datée du 28 janvier 1951, elle fut publiée dans le n° 3 de *Comprendre* (mai 1951), la revue de la S.E.C. ; Gide y réfléchissait sur les chances restant à la liberté de l'individu dans les divers régimes politiques existant alors.

● DES CAHIERS PIERRE LOUÏS ● Des *Cahiers Pierre Louÿs* vont prochainement commencer à paraître. Pour tous renseignements, écrire à M. William Théry (membre de l'AAAG), 79, rue du Barbâtre, 51100 Reims.

● VILLA MONTMORENCY ● Des cartes postales représentant l'ancienne maison de Gide, Villa Montmorency (v. le BAAG n° 31, pp. 18 à 26), sous divers angles, sont à la disposition de qui en fera la demande, accompagnée de 6,50 F par exemplaire, à M^{me} de Bonstetten, 14 rue de la Cure, 75016 Paris.

● NOS MEMBRES PUBLIENT ● Raymond GAY-CROSIER, *Camus* (n° 60 de la coll. "Erträge der Forschung" publiée par la Wissenschaftliche Buchgesellschaft de Darmstadt, 1976, 258 pp.), où le nom de Gide est cité une vingtaine de fois. — *Bibliographie des Œuvres de Paul Valéry publiées de 1889 à 1965*, par Georges KARAIŠKAKIS et François CHAPON (Paris : Libr. Auguste Blaisot, 1976) : ce magnifique volume, relié en toile rouge et tiré à 1500 exemplaires numérotés, a été édité sous les auspices de la Fondation Singer-Polignac, avec une

préface de Lucienne Julien-Cain.

• ERRATUM • C'est par une grossière inadvertance dont nous nous excusons très vivement auprès de nos lecteurs et de... l'intéressé, que nous avons parlé, dans le bref chapeau précédant son article sur *Thésée* (BAAG n° 32, p. 52), de Robert Kanfers — heureusement bien vivant et écrivant — comme du grand critique "qui vient de disparaître"...

• "REGISTRES DE JACQUES COPEAU" • C'est sous ce titre qu'a été inaugurée une exposition, le 7 octobre dernier, dans le Hall d'information du Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou, à Paris (29 bis, boulevard de Sébastopol).

• CAHIERS ANDRÉ GIDE 6 • Le premier tirage des *Cahiers André Gide 6* (tome III des *Cahiers de la Petite Dame*) étant épuisé, un second tirage a été achevé d'imprimer le 20 septembre dernier.

• UN DÉBAT AUTOUR DE CHARLES DU BOS • Après la publication groupée des trois livres que nous signalons plus haut dans notre Chronique bibliographique, la Fondation Européenne de la Culture (9, avenue Franklin-Roosevelt, 75008 Paris) a organisé, avec la Société des Amis de Charles Du Bos, un débat autour de l'auteur d'*Approximations*, qui a eu lieu le 1^{er} février, dans les salons de France-Amérique, de 20 h 45 à 23 heures, et sera ultérieurement diffusé par France-Culture.

• UN COLLOQUE VALÉRY LARBAUD • Pour le vingtième anniversaire de la mort de Valéry Larbaud, l'Association de ses Amis annonce : pour les 17 et 18 juin 1977, un colloque sur le thème "Valéry Larbaud et la littérature de son temps" ; le 18 juin, l'inauguration d'une exposition consacrée à Larbaud ; le 19 juin, la remise du Prix Valéry Larbaud (prix annuel). Toutes ces manifestations se dérouleront au Centre Culturel Valéry Larbaud, à Vichy. Pour tous renseignements, écrire à M^{lle} Monique Kuntz, Conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Vichy et Secrétaire générale de l'Association des Amis de Valéry Larbaud, 15 rue Maréchal Foch, 03200 Vichy (Tél. : (16.70).32.11.22).

• S.O.S./N.R.F. • Plusieurs de nos Amis recherchent certains numéros de *La Nouvelle Revue Française* de la "première série" (1908-1943), voire aussi de la "nouvelle série" (depuis 1953), pour compléter leurs collections. D'autres Amis seraient-ils disposés à les leur céder ? Pour tout achat, vente et échange, notre Trésorière a bien voulu accepter d'être l'intermédiaire qui permettra à chacun, nous l'espérons, de satisfaire ses *desiderata*. Ecrivez-lui, faites-lui part de ce que vous cherchez ou de ce dont vous pouvez disposer : M^{me} de Bonstetten, 14 rue de la Cure, 75016 Paris.

• AVIS DE RECHERCHE : HENRI VANDEPUTTE • Notre ami David

Roe, de l'Université de Leeds, recherche lettres, documents, informations concernant l'écrivain belge Henri Vandeputte. Il serait reconnaissant à toute personne pouvant l'aider de se mettre en relations avec lui : Dr. David Roe, Dept. of French, The University of Leeds, Leeds, LS2 9JT, Grande-Bretagne.

• COMPLÉMENTS A LA CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE • Pour des raisons techniques, nous prions nos lecteurs de nous excuser de devoir insérer ici quelques ajouts à notre Chronique bibliographique des pages 80-7 du présent BAAG :

Nancy BLAKE, "Le Nouveau Roman de 1890 : Barrès, Du-jardin, Gide et Gourmont", dans *L'Avant-Siècle* n° 2 : "Agencer un univers nouveau...", pp. 45-62 (Paris : Lettres Modernes, 1976, coll. "L'Icosathèque (20th)" n° 3, 1 vol. br. 19 x 13,5 cm de 173 pp., 44 F).

Breda CIGOJ-LEBEN, "André Gide et *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire", *Linguistica* (Ljubljana), 1975, XV (Mélanges offerts à la mémoire de Stanko Škerlj), pp. 17-28.

Dr. J. REIGNIER, "Sur un danger possible de l'éducation sexuelle", *Le Concours Médical*, n° du 19 juin 1976, pp. 3573-81. (Article centré sur l'exemple d'André Gide, suivi de "Commentaires" du Dr. Cyrille KOUERNIK et des réponses de l'auteur.) (Cette étude nous a été signalée par le Dr. Jack Cuzon, membre de l'AAAG, ce dont nous le remercions vivement.)

Compte rendu, non signé, de la *Correspondance* Gide-Ghéon, paru dans le n° de novembre 1976 de la revue japonaise *Furansu* ("France"), pp. 20-1. (Art. à nous communiqué par M. Jean Demange, membre de l'AAAG et professeur à l'Université d'Osaka, qui a bien voulu accompagner son envoi de la traduction française de ce texte.)

Autographes : Offert sous le n° 329 dans le catalogue de la vente publique d'*Autographes et documents historiques, collection d'un Amateur belge*, organisée à l'Hôtel Drouot les 25 et 26 janvier 1977 (M^e Michel Castaing, expert, de la maison Charavay, qui a édité le catalogue) : GIDE, l.a.s. à V. Llona, 5 novembre 1923. Très intéressante. Sur la traduction des *Caves du Vatican* en anglais par D. Bussy, 1 p. 1/2 in-8.

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

Voici la liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat depuis la composition du précédent BAAG :

- 790 M. Henri BOVET, lycéen, 69007 Lyon (Étudiant).
 791 M. Éric-André CANNELLE, libraire, 06400 Cannes (Fondateur).
 792 M^{me} Jacqueline FLORY, professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris, 75016 Paris (Titulaire).
 793 M. Charles GAUTIER, agent technique, 75019 Paris (Titulaire).
 794 BIBLIOTHÈQUE de la MONASH UNIVERSITY, Clayton, Vic. 3168, Australie (Titulaire).
 795 M. Robert GEORGES, médecin, 75017 Paris (Titulaire).
 796 M. Keeler FAUS, ancien diplomate, 75014 Paris (Titulaire).
 797 M^{me} Thérèse WILLIAMS, étudiante, 2610 Wilrijk, Belgique (Étudiant).
 798 M. Claude MOUZET, médecin-psychiâtre des Hôpitaux, 03360 Ainay-le-Château (Titulaire).
 799 M. Michel DENIS, chirurgien urologue, 75017 Paris (Titulaire).
 800 M. Bertrand FILLAUDEAU, étudiant, 75006 Paris (Étudiant).
 801 M. Charles MACRIS, 75116 Paris (Titulaire).
 802 M. Jacques BRINON, étudiant, 80000 Amiens (Étudiant).
 803 M. Jean-Claude VIEILLARD, professeur de Lettres, 62500 St-Omer (Titulaire).
 804 M. William THÉRY, étudiant, 51100 Reims (Titulaire).
 805 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE BREST, 29283 Brest (Titulaire).
 806 M^{me} Betty RADFORD, traductrice-interprète, 94170 Le Perreux (Titulaire).
 807 M. Philippe RETTZAUM, chirurgien, 80000 Amiens (Fondateur).
 808 M^{lle} Isabelle RENARD, lycéenne, 69600 Oullins (Étudiant).
 809 M. Claude FOUcart, lecteur à l'Université de Heidelberg, 69 Heidelberg, R.F.A. (Titulaire).
 810 M. Jacques ANDRÉ, architecte, 54000 Nancy (Titulaire).
 811 M. Alain BUDAN, employé à la Société des Auteurs (SACEM), 75018 Paris (Titulaire).
 812 M. Michel FERNEZ, directeur-gérant du Bureau de Recherches Publicitaires, 1030 Bruxelles, Belgique (Fondateur).

LIBRAIRIE
DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en page 96).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

| | | | |
|------------------------------|-----------------|-----------------|----------------|
| Vol. I (n° 1-17, 1968-72), | 27 x 21 cm, | 360 pp. | 40 F |
| Vol. II (n° 18-24, 1973-74), | 20,5 x 14,5 cm, | 464 pp. | 35 F |
| Vol. III (n° 25-28, 1975), | 20,5 x 14,5 cm, | 290 pp. | 30 F |
| Vol. IV (n° 29-32, 1976), | 20,5 x 14,5 cm, | 338 pp. | 30 F |
| Vol. V (n° 33-36, 1977), | 20,5 x 14,5 cm. | | En préparation |

Le numéro séparé : N° 1 à 20, 4 F ; N° 21 à 28, 6 F ; N° 29 et suivants : 7 F.

PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les Cahiers André Gide, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7 ; *La Maturité d'André Gide*, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. ; les ouvrages de S.M. Stout et de J. Cotman, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. (40,10 F) . 32 F
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)*. Gallimard, 1971, 280 pp. (28,85 F) 23 F (1)
 Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*. Gallimard, 1971, 64 pp., mêmes couv. & format que la *Correspondance* (hors commerce) Épuisé
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire*. Gallimard, 1972, 364 pp. (40,10 F) 32 F (1)
 Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13,5 cm, 64 pp. (hors commerce) Épuisé
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame, I (1918-1929)*. Gallimard, 1973, 496 pp. (52,90 F) 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame, II (1929-1937)*. Gallimard, 1974, 672 pp. (71,65 F) 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame, III (1937-1945)*. Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F) 46 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951)*. Gallimard, 1977, env. 310 pp. Sous presse
- 1976-77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de "Paludes" à "L'Immoraliste"*. Klincksieck, 1976, env. 700 pp. . Sous presse
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1891-1939)*. Gallimard. En préparation
1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), I*. Gallimard. En préparation

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement servis à ses Membres.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. *Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des revues*. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. *La première N.R.F. (1908-1914)*. En préparation
2. *La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925)*. 160 pp., 1975. . 15 F

(1) Exemplaires non numérotés, le tirage AAAG étant épuisé — ainsi, d'ailleurs, que l'édition ordinaire aux Éd. Gallimard. La réimpression de ces deux ouvrages est envisagée.

3. La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934). 248 pp., 1976. 33 F
4. La N.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940). Sous presse
5. La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943). 90 pp., 1975. . 15 F

PUBLICATIONS DES LETTRES MODERNES

(Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Commandes à adresser au Secrétaire, accompagnées du règlement par chèque à l'ordre de l'Association.)

ANDRÉ GIDE. Cahiers annuels, vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.

- 1 (1970). *Études gidiennes*. 192 pp. (21 F). 17 F
- 2 (1971). *Sur "Les Nourritures terrestres"*. 200 pp. (27 F). . 22 F
- 3 (1972). *Gide et la fonction de la Littérature*. 240 pp. (34 F) 27 F
- 4 (1973). *Méthodes de lecture*. 272 pp. (43 F). 34 F
- 5 (1975). *Sur "Les Faux-Monnayeurs"*. 200 pp. (45 F). 36 F
- 6 (1977). *Le Romancier*. En préparation

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, vol. br. 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, "La Symphonie pastorale" de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 pp. (11 F). 9 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 pp. (11 F). 9 F
4. Andrew OLIVER, *Michel, Job, Pierre, Paul : Intertextualité de la lecture dans "L'Immoraliste"*. En préparation

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, formats divers.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967, relié toile. 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F). 28 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale. Édition critique avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographie*. 1970, couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F). 24 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. 1971, couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) 56 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : Lectures de "Si le grain ne meurt" d'André Gide*. 1974, br., 18 x 12 cm, 108 pp. (25F) 20 F
5. *André Gide : Perspectives contemporaines. (Actes du Colloque de Toronto, octobre 1975)*. En préparation
6. George STRAUSS, *André Gide et la part du Diable*. En préparation

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS 1977

Membre fondateur. . . à partir de 100 F
Membre titulaire. 50 F
Membre étudiant 35 F

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
TARIFS 1977

Prix du N° : France, 7 F — Étranger, 8 F

Abonnement annuel (4 numéros) :
France, 30 F — Étranger, 35 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76

- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS

- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de règlement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN
Secrétaire général de l'AAAG
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (78).59.16.05

M^{me} Irène de BONSTETTEN
Trésorière de l'AAAG
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1).527.33.79

Publication trimestrielle
Comm. paritaire : N° 52103

Dépôt légal : Janvier 1977
Directeur responsable : Claude MARTIN